

# Le Mammouth Éclairé

Des nouvelles  
du monde

N°10  
Mars  
2018







## Réalisation

anlor, Ariane, Baptiste, Claudius, cyamme,  
Edel Weiss, Kath, Loïc, Luna Psylle, Milla,  
Miromensil, Nexwall, Rémi, Tim Gab

## Textes

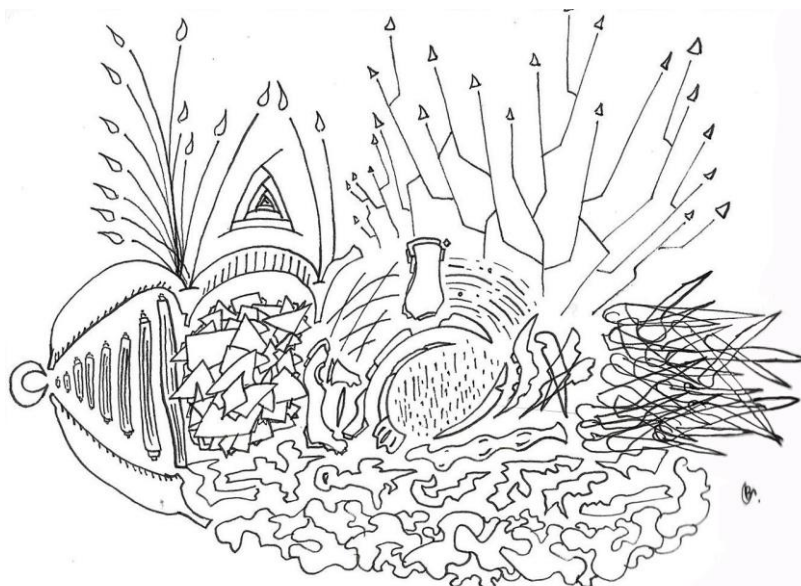
B-Astre, Barnacle, Bérénice, Brice Bigaré, Charles-Étienne Ferland,  
Derrierelemiroir, Florence Simonet, Kamin Arada, Milla, Rémi

## Illustrations

Ben G pages 1, 3, 5, 37, 56 ; Bruno Cadet pages 46, 47, 50, 53 ;  
LeMargoulin page 4 ; Miromensil pages 74, 76 ;  
vinzWallbreaker pages 7, 59, 61, 70, 73, 79, 84, 86, 90, 98 ; WEG page 64.

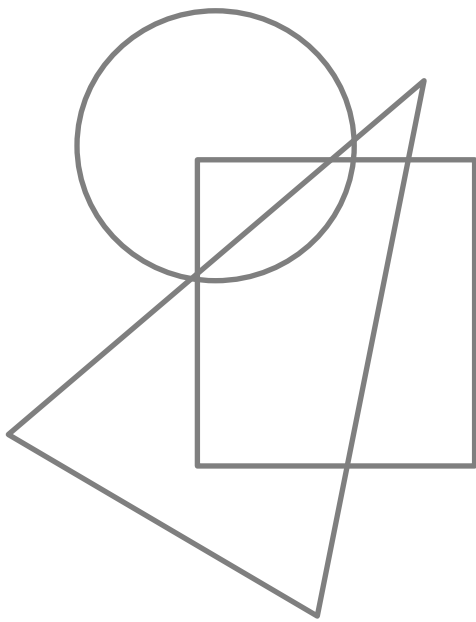
## Couverture

Rémi



e → Sommaire → Sommaire → Sommaire

ire → Sommaire → Sommaire → Somm



**Édito p. 4**

**Appel à Textes p. 7**

À trois secondes du néant p. 8

Le temps perdu p. 16

Larmes de lait p. 22

Le bal des zouaves p. 24

Le temps p. 33

Humains en conserve p. 35

La vague p. 38

Régulations p. 46

Mignonne, allons voir... p. 54

Liste des thèmes p. 58

**Jeu ▶ Les mots valises p. 59**

**Du côté de la reprographie p. 61**

**Jeu ▶ La chanson sans fin p. 73**

**Le coup de cœur p. 78**

Coulée p. 79

**Jeu ▶ Les cent-milliards de poèmes p. 84**

**La lecture du Mammouth Éclairé p. 86**

**Bonus p. 90**

# Édito pour édit



Cher lecteur, pour la première fois de l'histoire de Mouth, nous n'avons pas un édit, mais de multiples édit (la rédactrice de ce message a séjourné trop longtemps en Italie, ndlr). À toi de choisir celui qui te convient.

*Si tu penses que ce n'est pas parce qu'on est à géométrie variable qu'il ne faut pas rester formel, le **premier** est pour toi.*

*Si tu estimes qu'un édit, c'est comme une blague, les plus courts sont les meilleurs, le **deuxième** devrait te plaire.*

*Si l'orthographe réformée est ton cheval de bataille, cavale vers le **troisième**.*

Suffit ces bêtises ! Pour un édit sérieux, en provenance directe de notre coordo, rends-toi au **paragraphe quatre**.

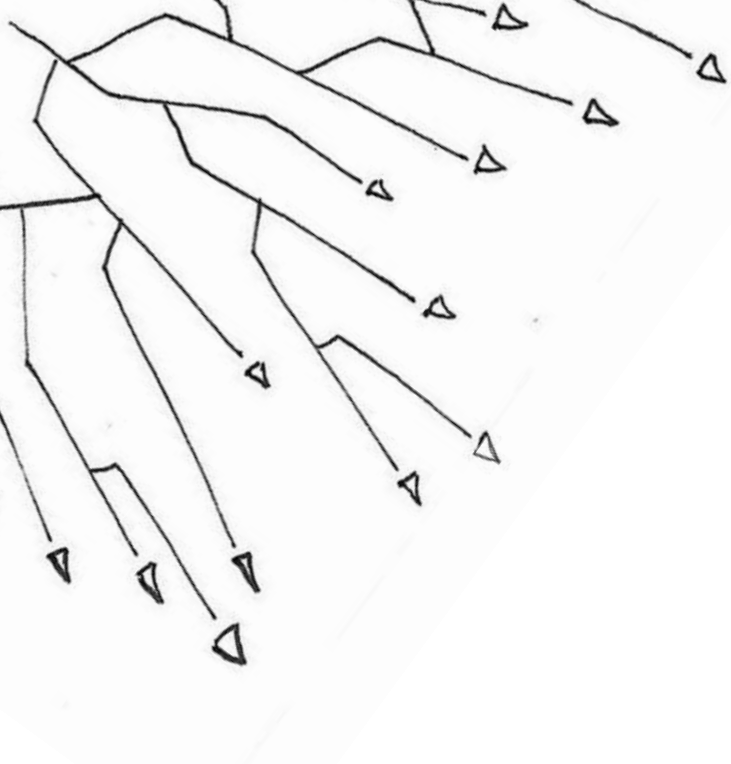
Un édit en forme de kaléidoscope ? Tu le trouveras en **cinquième position** !

*Si tu veux un édit sur lequel on puisse compter, le **paragraphe six** sera toujours là pour toi.*

*Enfin, si tu penses que tout ça est absurde, la **dernière version** t'attend.*



Un dernier mot, avant de te laisser découvrir la suite : si tu trouves la forme de cet édit parfaitement stupide et énervante, méfie-toi de ce qui t'attend à la **page 90** de ce numéro !



## Édito n° 2 :

Cher lecteur, voici le Mout, dixième du nom. Nulle présentation ne saurait être à sa hauteur, je te laisse le découvrir par toi-même.

## Édito n° 4 :

Qui aurait pu se douter, quand l'idée d'une revue du MdE est apparue pour la première fois, qu'elle se ferait vraiment et, mieux, qu'elle irait jusqu'au numéro 10 ? Il faut le dire, le pari était un peu fou. Et pourtant, on l'a fait, et nous vous présentons aujourd'hui un numéro qui part dans tous les sens, histoire de fêter dignement ce bel âge qu'atteint notre cher Mammouth.

Bonne découverte, et à bientôt, on espère, pour le numéro 20.

## Édito n° 1 :

C'est avec une émotion évidente que nous vous dévoilons cette nouvelle édition de la revue du Monde de l'Écriture. Une revue qui a maintenant une place bien ancrée dans les esprits de tous les habitants de cette petite communauté. Oui, voilà maintenant 10 numéros que bon an, mal an, *le Mammouth Éclairé* paraît, révélant à chacun des textes écrits par des auteurs venus de tous horizons : de ce monde, comme d'ailleurs.

## Édito n° 3 :

J'aurais pu proposer de faire un piquenique inaugural au bord d'un lac aux nénufars pour ce numéro aux petits ognons. Il paraît que pour cette édition un peu spéciale, il faudrait vous remercier de ne pas avoir changé de crèmerie. Supporté nos pitreries et les millepattes émaillant les numéros monstrueux. C'est vrai que ça fait vieux, dix sorties. Entretemps, il y a eu des départs et des arrivées, les règles ont un peu changé : c'est comme l'orthographe, ça se réforme ! Ce numéro 10, sur lequel on a bien buché, n'échappe pas à la règle puisqu'on a un peu bouleversé la forme de l'AT. On espère que vous apprécierez !

## Édito n° 5 :

Salut lecteur, pour lire ce numéro, c'est comme pour visiter la France. Pas besoin de faire l'Ain en premier, tu peux aller à Sète sans passer par Troyes, puisque de toute façon on sait bien que tous les chemins mènent à Rome.

Bref, tout ça pour dire que ce dixième numéro est à géométrie variable et qu'il est inutile de prendre ton GPS pour le lire, car il paraît que tout change trop vite, aussi ce numéro ne pouvait pas faire exception.

Bonne lecture et garde bon pied bon œil, même sans passer par Bonneuil.

## Édito n° 6 :

Pour cette dixième édition du *Mammouth Éclairé*, l'équipe, ses auteurs, ses illustrateurs et ses relecteurs se sont pliés en quatre. Lecteurs habitués, préparez-vous à la découvrir sous un angle nouveau ; quant à ceux qui ouvrent des yeux neufs sur ces pages, attendez-vous à être surpris par leur aspect multifaces. De quoi bleuir de plaisir en parcourant les textes et rougir à la vue du coup de cœur !

Cubiquement vôtre.

## Édito n° 7 :

– Dis, c'est quoi un mammouth ?

– Que je te dissèque un mammouth ? Mais ça va pas, la tête ?!

– Pas du tout, je cherche juste un truc à mettre dans l'édito.

– L'édit tôt ? Bah c'est un peu tard, aujourd'hui on en est aux ordonnances.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est toi qui devrais aller te faire soigner. T'es complètement siphonné.

– Ah là, je t'arrête : mon nez est on ne peut plus authentique, même s'il est parfois creux.

– Mouais. Avec tout ça, je sais toujours pas ce que c'est qu'un mammouth.

– Une moumoute ? Non mais je rêve ! Après le nez, les cheveux. Tous obsédés par l'apparence, les petits jeunes. Tu devrais prendre un peu exemple sur le pachyderme laineux qui brille. Lui, il a pas besoin de perruque. Et surtout, il sait voir au-delà des apparences. Rendez-vous compte : 10 numéros qu'il existe. Ce n'est jamais le même, et pourtant, c'est toujours lui. Et figure-toi que cette année, il a même réussi à unifier des textes écrits sur des thèmes différents. Quel pouvoir fédérateur ! Alors, petit, ouvre grandes mirettes et prends-en de la graine : je vais te montrer ce que c'est, un mammouth !



Un dixième numéro, une géométrie variable...

On n'a pas réussi à se mettre d'accord sur un sujet d'AT. Du coup, il y en avait neuf, dont six se retrouvent dans les textes sélectionnés. Découvrez-vous auxquels chacun des textes a répondu ?



# A trois secondes du néant

Derrierelemiroir



L'odeur de la fin, et tout l'engrenage de mes pensées trébuche, crapahute et s'affole. Déjà que ces ficelles nerveuses traînaient à pas d'âne, s'arrêtaient, hagardes, pour se tourner les pouces, les voilà qui rebroussent chemin en se bousculant, comme tant de petits somnambules à la recherche de leur lit. Pas étonnant quand devant moi, seul le silence de la mort fait écho si j'appelle. Derrière, c'est toute ma vie qui résonne, s'agite et me pique. Entre l'angoisse de mon corps raide et froid et les souvenirs d'un passé tumultueux, le choix est aisé.



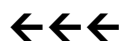
Me remémorer cet hier foisonnant d'activité, ces liens qui embellissaient la vie et que je n'ai plus.

Penser à hier, à avant, pour effacer ce goût de néant sur ma langue. Me soustraire de cette couche rance, où seul mon esprit persiste, mon corps ayant déposé les armes depuis longtemps déjà. *Depuis elle, en vérité.* Moi face à l'idée de cette seconde où je m'éteindrai, tic tac, qui engendre une terreur déplacée à mon âge, ingrate, quand tant d'autres qui devraient vivre ont crevé. Mais je m'agrippe au temps, j'y plante mes dents boiteuses et mes ongles qui après tout s'en fichent, ils pousseront quand même. Penser à hier, à avant, et fuir cette honte d'être encore.



Quand je n'étais pas cette chose infirme, cocon inutile emmaillotté

de coton aseptisé, dans une chambre où la mort chevauche les courants d'air et s'imisce dans la respiration des autres. Avant, quand j'avais encore l'usage de mes jambes. Je ne galopais certes pas, mais je savais me rendre seul aux toilettes et pisser debout. Sans ces saletés de regards condescendants, minaudant, jugeant et admirablement hypocrites. Sans qu'on doive bourrer mon œsophage puis me torcher l'arrière. Il me restait au moins la prétention d'être un homme, même si malade, grincheux et en deuil par-dessus le marché. Hier ou avant, le sentiment d'être moi était dissocié de cette souffrance qui a aujourd'hui planté son drapeau et annexé l'étendue de mes organes. Avant elle, je marchais, me mouchais seul et souriais encore.

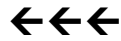


C'est elle qui marche et vient vers moi à présent, tic tac, je la sens dans mes veines rigides d'où le sang se retire à petites coulées.



Encore avant, bien avant, remonter le temps, avant le dégoût et cette envie de dégueuler sans pouvoir situer ma bouche. Oublier cette vie d'hospice blanc blanc blanc, tout y est blanc sauf la mort. Revenir pour la retrouver, ses yeux qui aspiraient mon âme, sa bouche

malicieuse, son front rond qui toujours en savait trop. Revoir Helena, et notre maison. Helena était ma maison. Elle était tous nos meubles, notre confort, elle était le frigo débordant et les armoires rangées. Elle était ma discussion, mes rappels, ma télévision. Ma famille, mon amie. Ce n'était plus de l'amour, arrivés à ce point-là, c'était devenu une symbiose, une sorte de lichen humain. Je respirais grâce à elle, elle vivait par moi. Ses cheveux gris, ses rides de tortue, sa silhouette replète n'étaient que la façade qu'elle avait bien dû adopter dans ce monde vieillissant. À l'intérieur, elle était frissonnante de fraîcheur, gaie comme un merle, vive comme ces lézards des murailles qu'on essayait d'attraper je ne sais plus quand. Il y avait une routine, une marche à suivre, je connaissais ma leçon et tant qu'elle était là, je n'avais aucune raison de m'y soustraire. Une routine si longue que vingt ans sont passés comme une seule journée, toujours la même à tourner en rond pareille aux vinyles de jadis. Mêmes gestes précédant l'aube, mêmes petits déjeuners-déjeuners-dîners, mêmes promenades le long du lac, main dans la main, sa belle main potelée, si lisse pourtant ridée. Cette routine c'était nous, moi dans sa peau, elle dans la mienne et le matin, je ne savais dire qui de nous deux se réveillait en premier.



Maintenant, je me réveille comme on émerge de la noyade, du sel dans les poumons et l'envie de cracher engluée dans ma gorge.



Avant la routine, les souvenirs se défont les uns des autres comme ces mikados de notre enfance qu'on retirait mais attention ! surtout ne pas heurter le reste de l'enchevêtrement. Mikados-souvenirs. Un après-midi à la rivière avec mon fils. Il me conseille de ne pas m'aventurer trop loin dans l'eau qui déferle ce jour-là à vous fissurer les tympans. Dans mes oreilles résonne encore la dispute que j'ai eue avec Helena, dans mon cœur, une lourdeur poignante, une envie panique de tout rembobiner. Je viens de lui avouer Anna au risque de tout foutre en l'air et d'assassiner notre amour. L'eau gagne mes fesses, mais moi, je ne vois que les yeux choqués, meurtris de celle qui fut ma fiancée. Cette phrase, *C'est pas les foutus seins nus de cette gamine qui me font mal, mais cette distance que tu as laissée s'infiltrer entre nous, notre complicité que tu as éventrée*. Ses yeux noirs qui hurlent et l'eau me chavire, s'insinue dans ma bouche, puis plus rien.



Autre mikado. Cet ennui dévorant, produit de ma vie bien ordonnée, de ma réussite, un professorat à trente-cinq ans, des enfants qui disent bonjour-merci-au revoir, du whisky dans mon cabinet, puis vacances en Provence. Helena dans cet ennui a pris la couleur des murs, les motifs des tapis du salon. Un nouveau livre publié ne me fait pas ciller, je suis rongé de l'intérieur. Même mes cellules s'emmerdent, mitose-méiose-cycle de Krebs ! maugréent-elles en s'entrechoquant, mon ADN s'enroule et se déroule nonchalamment, légèrement nauséux, et puis *Anna me sourit*. Elle est jeune, elle est sauvage, elle voyage en auto-stop et se baigne nue sous les étoiles. Elle rit très fort, son intelligence émet des étincelles et s'emboîte parfaitement à la mienne. Je ne résiste pas bien longtemps avant de me laisser bouffer par sa vivacité. Plus qu'Anna, c'est l'excitation qu'elle alimente en moi qui me tire en avant et me fait oublier ma femme. J'ai l'impression d'avoir vingt ans, qu'en écartant les jambes d'Anna, une nouvelle vie s'ouvre devant moi, qu'en saisissant ses petits seins pointus, je m'offre une autre chance d'être heureux. Jamais je n'ai aussi bien menti, jamais je ne me suis autant égaré. J'ai découvert cette drogue sous-estimée, celle des mauvaises décisions. Chaque fois que je lui murmure oui à l'oreille, tapaclac ! mon cœur entame des

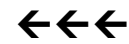
claquettes, chaque fois que j'attrape sa main et m'enfuis dans sa Fiat Punto, ffff ! mes pupilles se dilatent, mon sang passe la quatrième, je décolle. Ah ! L'extase de l'interdit...



Le détour en a-t-il valu la peine ? Quand j'entrevois les conséquences qu'il n'a pu empêcher, portes qu'on claque, hurlements et silences, lit froid, Helena qui souffre, Helena qui me quitte, maison vide et douleurs au ventre, dix ans à m'essouffler pour qu'elle me regarde de nouveau et me pardonne, quand je revois ce chaos absurde, je ne peux que répondre non. Pourtant, je le sais encore aujourd'hui, du bout de ma vie, ce détour, je n'aurais pu l'éviter. J'étais mourant, ma peau commençait à se défaire en rouleaux et à puer le moisi, mes pensées s'effilochaient comme des pulls mal cousus. Anna m'a secoué, m'a rappelé que j'étais seul responsable de cet effondrement, m'a enlevé ce voile jaunâtre des yeux et m'a appris que la vie était multiple.



Multiplicité aujourd'hui réduite au singulier. Un seul chemin à suivre, devant moi ce gouffre suintant la mort, digérant toute vie, terrible force bouffant l'inertie de cette fin que je suis.



Vite, se dépêcher, remonter à plus tôt encore, bien plus tôt. Un souvenir qui me détache de cette trajectoire glacée. Mikado mikado. La plage du sud de l'Italie. Helena en son maillot de bain une pièce qui la rend violemment désirable. Nos trois enfants qui s'embourbent de sable au milieu des Italiens jaccassant, cette chaleur parfumée de laurier rose qui rend la vie plus dense, et l'horizon qui nous entoure de son œil azur. C'est la première fois, après nos enfants, que je la revois aussi terriblement belle. Elle le sait, devine mes regards, ce qui centuple encore ses charmes. Son élégance indifférente, ses rondeurs qui me donnent envie de chanter. Ah si je pouvais encore bander ! Le soir, nous couchons rapidement les enfants sous la surveillance infailible de la *nonna*, et puis je l'emmène sur cette même plage. Elle porte une robe à fleurs qui accentue son teint hâlé, et aux oreilles, ces deux perles qui augmentent la porosité de ses regards. Ses yeux me transpercent, tellement ce qu'ils disent répond à ce sentiment du fin fond de mon ventre. Nous nous regardons ainsi à se rendre fous, à se brûler les pupilles. Quand, tout transpercé que je suis, je ne tiens plus, je la libère de sa robe et lui fais l'amour comme si on allait crever dans l'heure. Je sens encore le musc

enivrant de sa peau, ce mélange de sel, de crème solaire et de transpiration. Ses cheveux emmêlés de sable, ses lèvres qui prolongent les miennes, ses seins qui arrondissent mes mains, ses jambes qui me veulent encore plus proche. Mon Dieu ce qu'elle me manque, et comme la vie sans elle a rétréci ! Cette nuit, je l'ai gravée dans ma chair, chaque mouvement de hanche, chaque rotation des corps, chaque parole soupirée à l'oreille ou hurlée sous le ciel moite sont inscrits en majuscules dans mes souvenirs, et quand le mal du Rien à venir devient trop intense, je m'y replonge, je la retrouve chaude et caressante.



Mal du Rien. Ce sentiment assourdissant que plus rien ne m'arrivera, autre que la mort galopante. Cette panique absolue qu'avec elle, mes souvenirs périront, et Helena sera effacée pour la dernière fois.



Autre bâton qu'on enlève, je dois me grouiller, autre bâton, ah oui, la naissance d'Aurore, sa naissance avant ma mort. On ne devrait pas avoir de préférence, et c'est malgré moi que ce petit bout de chair me ravit le cœur, telle mère telle fille. Je la vois émerger d'entre les jambes sanguinolentes de ma femme, reliée à ce cordon qui immédiatement

transfuse une part d'amour immense en elle, mon amour pour elle. Une passion qui prédit bien des déchirements, des résistances de ma part, de l'incompréhension de la sienne, une lutte stupide pour ne pas qu'elle change et cette horreur des hommes qu'elle ramènera et des choix qu'elle fera. Beaucoup de blessures qui résulteront d'autres blessures. Mais ce jour-là, je suis submergé de bonheur, une félicité telle que j'en deviens presque imbécile. Ma fille, ma princesse qui me fait enfin comprendre les actes irrationnels de certains grands criminels. Je donnerais tout à présent pour m'évaporer, et continuer à vivre par elle. Elle qui est le prolongement d'Helena, par qui les mêmes rires s'échappent, les mêmes idées brillantes, la même vie fracassante.



Fracas dans ma tête, tambours au plus profond de mes oreilles qui me signifient que l'écroulement final approche.



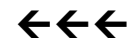
Je continue mon jeu avec fébrilité, me précipite sur la machine du temps, l'actionne, laisse filer mille images, notre mariage, nos fiançailles, surtout nos disputes, pour finalement me retrouver dans une salle d'étude vide, vide sauf d'Helena et moi. Elle pleure et moi,

dans l'appréhension de ce qu'elle va dire, je me retiens de pisser en tremblant. Puis finalement, ces mots que depuis dix ans j'attends, des bouts de phrases que j'ai imaginés à m'en griller les neurones, mais qui malgré ça me heurtent comme une montagne qui s'effondre. C'était moi depuis le début, elle dit, depuis le premier jour où moi béat devant ses yeux. Mais puisque les histoires d'amour avaient toujours cette même fin écoeurante, elle avait préféré mon amitié. Seulement, en me voyant rire, accroché à la taille de Natalie, elle avait eu peur que je ne lui appartienne plus. Natalie, et toutes les autres, ce n'est rien, je lui jure. Devant ses yeux, les leurs n'ont même pas existé. Elle se débat contre notre amour, craint de l'éteindre en le laissant s'enflammer, je la pousse contre le mur ou contre une table, je la fais taire ma bouche contre ses lèvres. Ce baiser, c'est une part de moi qui enfin peut se glisser en elle, s'y abandonner car mission de vie accomplie. À ce moment, l'adolescent que j'ai été, puis le jeune homme qui espérait, exultent si fort que je jouis presque sur l'instant.



Jouir. Se dire qu'une fois, c'était la dernière qu'on jouissait. Puis la dernière qu'on courait, qu'on

bouffait, qu'on avalait, qu'on regardait, qu'on respirait...



Je rembobine encore, mon cœur battant ses derniers tempos. Je laisse rapidement défiler des centaines de visages, des événements sans importance, finis par m'arrêter sur cette journée qui ne promettait rien et pourtant. Je ferme les yeux, m'y replonge, savoure, peu importe ces foutues secondes qui tombent. Elle commence avec moi dans ce vieux lit une place, chez mes parents, en caleçon. Les murs qui m'entourent sont tapissés de posters de la Juventus, de Queen et des Pink Floyd. Mon bureau est enterré sous un tas d'habits informes qui eux-mêmes recouvrent un monticule de livres chiffonnés. Le sol est jonché de boules de papiers et de chaussettes usées. J'ai quatorze ans, l'école m'emmerde, je préfère fumer des joints, le volume de ma musique à fond. Ma mère, pour la cinquantième fois, tambourine à la porte pour que je me lève, du déjà-vu. Je ronchonne, bougonne, sourcils froncés, yeux lourds d'un sommeil que je ne semble jamais rattraper. Je quitte la maison sans m'être douché, sans avoir mangé, cigarettes en poche, livre à la main. Je sèche les deux premières heures, Français, pendant lesquelles on semble nous prendre pour des cons

en voulant à l'infini nous parler de grammaire. Je roule un joint dans l'ombre d'un saule et laisse mes pensées s'égrainer au-dessus du lac, et s'échapper loin de tous ces crétins que l'école m'impose. J'imagine ma liberté à bord d'un voilier, la mer tout autour, personne d'autre que ce bleu céleste et moi. Quand je reviens sur terre, le cours de math ne va pas tarder. Je m'empresse d'y aller, ces suites de nombres, les relations qui les relient sont pour moi comme cette eau de mes rêves, mes ailes frissonnent en les considérant. À ma grande surprise, la table du fond qui m'appartient d'ordinaire est occupée par les longues jambes et les yeux-aspirateurs d'une grande brune. Arrêt sur image. Je reste bloqué devant cette scène, devant cette fille, la lèvre pendante, l'esprit sur pause. Elle me dévisage, puis d'une traite pond cette phrase salut-t'es-qui-moi-je-suis-la-nouvelle-je-m'appelle-Helena-on-m'a-dit-de-prendre-cette-place. Sans répondre, je m'assieds à ses côtés, je tremble car j'ai bien compris que ma vie vient de changer. C'est tout juste si je suis le cours ce jour-là, tout juste si je remarque que le prof s'adresse à moi et attend, confiant, ma réponse. Je songe à me suicider, maintenant que ma vie a commencé, mais Helena me pousse du coude. C'est une décharge électrique phénoménale, je me lève d'un bond. La

classe ricane, mes joues sont brûlantes, je baragouine quelque chose à propos des toilettes et m'enfuis.



Je ne reviens que deux jours plus tard, en espérant que cette fille, cette alien à laquelle je ne m'attendais absolument pas, a disparu. Évidemment, elle est encore là, ses jambes si longues, ses yeux qui m'avalent. Elle me demande si j'ai été malade, je réponds oui d'un air indifférent car il ne faut surtout pas qu'elle remarque l'incendie qui transforme mes entrailles en braises honteuses. Helena se fiche pas mal de mes entrailles, elle suit le cours avec intérêt et répond aux questions qui d'habitude me sont réservées. Il me faut un mois pour m'acclimater à sa présence, deux mois pour passer de monosyllabes à déterminant-nom-verbe-complément-de-verbe, quelques semaines de plus pour ajouter des adjectifs et ne plus la regarder de travers. Six mois pour accepter mon amour indéniable pour cette étrangère aux yeux qui détournent les avions, à l'intelligence qui renvoie la mienne aux vestiaires. Une année pour le lui avouer, d'autres années pour souffrir en la voyant passer d'un imbécile à l'autre sans ne jamais m'accorder plus que ses rires et son amitié. Mon amour féroce me condamne à

la suivre partout, à tolérer ses copains qu'elle appelle ses petits biscuits. Même lycée, mêmes études universitaires, mêmes vacances d'été, nous devenons inséparables sans que jamais je ne partage son lit. Je l'emmène en Italie, elle me présente l'Espagne et l'Écosse. Je ne me souviens plus de combien de David, Antoine, Greg et Vincent il a fallu que j'avale, écoeuré, avant qu'elle ne se laisse enfin aller dans mes bras qu'elle voulait garder pour la fin, pour le reste de la vie disait-elle. De sa vie il faut bien croire, car la mienne a continué d'exister sans elle, par inertie, et ça me dégoûte, à en hurler de douleur pendant ces longues nuits qui puent la solitude.



Pue la solitude, dans tous les coins, entre mes rides, dans les interstices de mes pores, partout ce n'est plus que moi glacé, glaçon en fin de fonte, étincelle à bout d'oxygène. Helena était mon oxygène, dès le premier jour, c'est kitsch, mais personne ici ne le dira, je suis seul.



Je m'arrête là. Le rebours avant cela m'est inutile. Je veux penser à ma femme, je veux revivre par elle, pour elle. Avant mes quatorze ans, il n'y avait qu'une traînée de moi, qu'un pauvre enfant en mal d'être, à demi déformé, déséquilibré par le divorce de mes parents, par le regard des autres, avant Helena c'était ce semblant d'humain indifférent au quotidien, se disant un jour moi sur un bateau, le bleu céleste et moi, mentant fumant trichant, avant Helena je n'étais qu'un fœtus, elle m'a fait naître. D'un regard elle m'a dit eh toi, tu te fous de qui, regarde cette vie, ce monde, ces arbres millénaires, ces océans sans fond, tu pourrais te donner un peu plus de peine, retourner ton dedans vers l'extérieur et lui laisser humer l'air, eh toi, tu m'entends, regarde-moi quand je te parle ! Je la regarde, *et je fus.*

# Le temps perdu

Milla



Il faisait doux. Le soleil lui chauffait même un peu la peau quand le vent des berges s'apaisait une seconde ou deux. Stéphane marchait sur le quai sans se presser, encore un peu ivre de sa nuit festive. C'était agréable de rentrer à pied, de laisser son regard se perdre dans les eaux du fleuve et son esprit divaguer.

Il ne s'aperçut pas tout de suite que quelque chose clochait. Il y avait bien cette gêne sous sa paupière, mais il crut que c'était la lumière trop forte ou le manque de sommeil. Puis ce pincement, et le bras légèrement engourdi : ça, il ne le remarqua même pas. Ses pensées prenaient trop de place pour qu'il entende le langage de son corps. Il était ailleurs, ni près ni loin, nulle part. Il était rêveur, tout cela à cause d'un regard.

Stéphane s'effondra sur le trottoir à dix heures, vingt-trois minutes et douze secondes. Il ne tomba pas raide, mais mou comme un spaghetti bien cuit. Ses jambes lâchèrent, et tout son corps s'affaissa à leur suite, dans une lenteur étrange qui lui épargna de se cogner trop violemment la tête.

Précipitation, passants, panique, pompiers. Un tas de P dansaient autour de Stéphane inanimé. « Poussez-vous ! » « Il ne respire plus, appelez les pompiers ! »

Le P de Paola.



*Dans l'appartement de Paola, sur la nappe en papier, premier coin.*

*« C'est le moment de partir. Quitter une vie éphémère d'un an construite ici. Rentrer où j'ai grandi,*

*loin d'ici où j'ai mûri. Emporter des souvenirs d'amis. Ils sont venus hier soir, les amis de mon exil. Pour fêter mon départ, j'avais acheté cette nappe pour la grande table, j'avais sorti la vaisselle de tout le meublé, disposé des bougies, vidé la réserve de bouteilles et de gâteaux salés. Mais finalement, on ne s'est jamais attablés. On s'est assis sur le tapis du salon, comme toujours, parce que ma table basse était un peu notre quartier général, et qu'au fond, j'aurais dû savoir que les adieux ne pourraient pas se faire ailleurs que sur cette table-là. Je me retrouve avec cette grande nappe comme une page blanche qui m'accompagne dans mes préparatifs des trois derniers jours. Au fur et à mesure que mes états d'âme remontent, je peux les coucher là pour les abandonner derrière moi. »*

•••••

Le médecin frappa brièvement contre la porte et entra dans la chambre d'hôpital sans attendre de réponse.

— Rien de grave, jeune homme, vous aviez un peu abusé de l'alcool hier soir, n'est-ce pas ?

Stéphane répondit d'une moue aussi d'accord que pas d'accord. Il n'était effectivement pas resté sobre, mais de là à s'évanouir sans le voir venir...

— J'ai mal à la tête, soupira-t-il.

— On va vous redonner du paracétamol.

— Et je peux sortir quand ?

— Justement, je souhaitais vous en parler.

Le médecin sembla chercher ses mots sur le mur d'un blanc uniforme. Stéphane ne savait pas quoi faire de ce silence. Un médecin qui réfléchit à ce qu'il va dire, ce n'est jamais de bon augure. Lui ne demandait qu'à partir. Il n'y avait pas vingt-quatre heures qu'il était là, et il ne supportait déjà plus ce drap glissant sans arrêt sur le matelas en plastique. Chaque fois qu'il s'asseyait bien droit pour soulager son dos, il se retrouvait affalé dans une position inconfortable en moins de cinq minutes.

— Nous avons repéré quelque chose d'étonnant sur votre électrocardiogramme, reprit le médecin. Pas d'anormal, votre cœur fonctionne à merveille, mais... d'impossible, en fait.

— C'est-à-dire ?

— Une absence. Un vide. Nous avons pensé que notre appareil était défaillant, mais après plusieurs tests, il semble parfaitement fonctionner. Nous aimerions vous garder en observation jusqu'à demain pour avoir un électrocardiogramme sur vingt-quatre heures.

— Vous pensez que je peux avoir quelque chose de...

Stéphane n'était pas sûr de comprendre.

— Non. Votre état de santé est très rassurant, je vous le répète. Il y a juste une chose que je ne saisis pas, mais nous en saurons plus demain, si vous acceptez de rester.

— Je croyais que les médecins ne devaient pas cacher d'informations à leurs patients.

— Je ne vous cache rien. Nous trouvons des interruptions de l'électrocardiogramme alors qu'il est parfaitement branché. Il y a seulement quelque chose de bizarre que je voudrais expliquer.

— Mon cœur s'arrête ?

— Non. Il disparaît. Une demi-seconde. Plus de ligne.

•••••

*Dans l'appartement de Paola, sur la nappe en papier, le coin opposé.*

*« L'inachevé, ce qu'on n'a pas osé mener jusqu'au bout, ne s'abandonne pas au coin d'une nappe en papier. Le rêve qui en est né s'accroche trop fort pour ça, agrippé à un bout de nous qu'il plonge dans une attente incurable. On le traîne sans s'en apercevoir, et puis parfois, alors qu'on vient de trébucher sur un nuage, on lui tombe dessus et on se met bêtement à pleurer. Il n'y a pourtant pas de regrets à avoir, pas encore, puisque c'est inachevé. Mais, en vérité, est-ce que cela peut encore arriver ?*

*Ma valise est bientôt prête.*

*Sandra m'a invitée à boire le thé une dernière fois, il faudrait que j'y aille. Bien sûr, ça me fait envie. Pourtant ce que j'ai le plus envie de faire, c'est de m'accouder à la fenêtre pour regarder le S du fleuve. Quand on a le béguin, la solitude est un pays où l'on rejoint ses rêves et on ne se sent jamais seul pieds nus dans les idées folles. »*

•••••

Presque imperturbable, l'électrocardiogramme poursuivait son tracé. Presque.

Une aide-soignante entra avec un plateau-repas peu ragoûtant qu'elle semblait tenter de compenser par un sourire radieux.

— Vous n'avez pas eu de visite, fit-elle remarquer. Est-ce que vous avez pu prévenir vos proches que vous êtes ici ?

— Non, c'est inutile. Je sors demain.

— On peut vous faire mettre la télé si vous trouvez le temps long.

— Je ne pense pas que ma mutuelle étudiante couvrira ça, répondit-il en grimaçant. J'aurais surtout amené des livres si j'avais deviné que j'allais commencer les vacances coincé à l'hôpital.

— Faites-vous-en amener !

Stéphane eut un geste vague.

— Ça ne va pas être long, je ne veux inquiéter personne. Laissez courir.

L'aide-soignante était toujours là, mais Stéphane avait détourné les yeux vers la fenêtre. Le soir tombait et voilait l'image du dehors.

— Vous avez la tête ailleurs, osa l'aide-soignante. C'est l'électrocardiogramme qui vous inquiète ?

— Non. J'ai une amie qui part, ça me rend un peu triste.

●●●●●●●●●●

*Dans l'appartement de Paola, sur la nappe en papier, troisième coin.*

*« Je n'aurais pas dû et je n'ai pas pu. J'aurais dû, j'aurais voulu. Je n'ai pas su. Voilà pourquoi je me suis tue. J'ai eu trop peur de me tromper. S'il n'avait pas pensé comme moi ? Noirci le nuage, finie la rêverie amoureuse accoudée à la fenêtre. Achevée l'histoire sur une déception. J'aurais dû. Oui, bien sûr que j'aurais dû ! Parce qu'ensuite, il y a tout le reste, infini, loin de cette attente vaine. Mais je n'ai pas pu. Parce que c'était trop triste de risquer de perdre la douceur de l'illusion, de renoncer à son regard apaisant. Et s'il avait pensé comme moi ? Il est trop tard pour le lui demander, puisque je pars.*

*Me voilà, Paola, vingt-quatre ans, parlant cinq langues couramment, mais incapable de parler celle de l'amour.*

*Je n'aurais pas dû. Ce n'est pas grand-chose que je lui ai volé. Presque rien. Ça ne va pas lui*

*manquer. Mais je n'aurais pas dû. Est-ce que je dois lui dire, avant de partir ? »*

●●●●●●●●●●

— Stéphane, vous êtes unique ! annonça le médecin d'un air amusé.

— Alors ?

— Alors l'électroencéphalogramme et l'électrocardiogramme réagissent de la même façon. Sur vingt-quatre heures, vous disparaissiez une fois par heure durant une demi-seconde. Pouf ! Évanoui. Comme si vous n'existiez plus. C'est fabuleux, n'est-ce pas ?

Le médecin rit de bon cœur tandis que Stéphane papillonnait des yeux.

— Je ne suis pas sûr de trouver ça très marrant, de ne pas exister... C'est un peu perturbant, vous voyez ?

— Pardon oui, non, ne le prenez pas comme ça. C'est fascinant pour la science. Mais pour vous, vous aurez remarqué que rien ne se passe. À moins que vous ne m'avouiez que vous voyagez dans un monde parallèle douze secondes par jour ?

Le médecin rit de plus belle et tapota amicalement l'épaule de Stéphane. Difficile de ne pas l'envoyer balader de façon rustre, mais Stéphane ne voulait pas le braquer. Il avait l'impression d'avoir encore besoin de ses connaissances médicales.

– Ça ne peut pas être... une maladie ? Je ne risque pas de faire de nouveaux malaises ?

– Les examens sont formels, vous êtes en pleine santé. Les courbes ne sont pas basses ou mauvaises, elles sont juste absentes ! Personnellement, je pense qu'il faut admettre que la science ne sait pas tout. Magnétisme ou je ne sais quelle autre chose inconnue ? Nous ne le saurons pas sans un tas d'autres examens pénibles et peut-être sans résultats, qui ne vous apporteront strictement rien côté santé. Je ne vais pas vous dire que je ne serais pas curieux d'avoir le fin mot de l'histoire, mais je ne suis pas un savant fou, c'est une aubaine pour vous !

Le médecin rit de nouveau franchement. Stéphane demeura perplexe. Pendant douze secondes par jour, il disparaissait.

●●●●●●●●●●

*Dans l'appartement de Paola, sur la nappe en papier, dernier coin.*

*« Des échanges de regards, avec le sourire dans les yeux qui dit les mots que les lèvres taisent, il y en a eu, oui. Ou peut-être jamais, si j'ai tout inventé. L'important, c'est le dernier regard, celui d'avant-hier quand il m'a dit au revoir.*

*Et voilà, la première fois de ma vie que je pratique un envoûtement,*

*c'est par lâcheté de n'avoir osé révéler mes sentiments. Idiote !*

*J'ai su que cela marchait parce que j'ai senti le sortilège glisser de ma pupille jusqu'à la sienne. J'ai bien failli crier quand il s'est replié avec le fruit de sa rapine. Cette douleur sous ma paupière. Mais Stéphane était là, devant moi, et son sourire m'a apaisée. J'emmenais un petit bout de lui avec moi. Douze secondes de son essence que je pourrai sentir, le soir au coucher du soleil, en fermant les yeux. Percevoir ce qu'il devenait avec le temps qui passe. Ne pas le perdre tout à fait.*

*Idiote ! Je ne voulais pas voler du temps, mais en partager parfois.*

*Voleuse !*

*Ça sonne, pour l'état des lieux.*

*Il ne restait que cette nappe ici.*

*Ce soir je dors chez Sandra.*

*Et demain, je pars. »*

●●●●●●●●●●

Stéphane passa rapidement au bureau de sortie et se sentit soulagé quand on lui annonça que tout était pris en charge. Son job d'été ne couvrait déjà pas tous les loyers de l'année, s'il fallait en plus le faire disparaître dans deux jours d'hôpital où on lui annonçait que son existence était relative...

« Je suis un sujet de philo ambulante », songea-t-il en prenant la direction de son appartement. L'hôpital n'était pas très loin du lieu

où il avait fait son malaise. Cela rendait sa situation encore plus bizarre. Il reprenait son trajet interrompu par une parenthèse de deux jours comme si de rien n'était.

Les pensées de Stéphane revinrent sur son salaire de l'été. Pile le montant d'un billet d'avion pour l'autre bout du monde. Peut-être même un peu plus pour assurer les premiers jours, le temps de trouver un travail quelques soirs par semaine. Est-ce que son espagnol était assez bon ? Pour cuire des frites, probablement. Son pied buta sur une racine. Un platane transperçait le trottoir avec l'arrogance de la nature qui ne cède pas ses droits à la ville. Stéphane sourit, puis s'y adossa. Est-ce qu'il était vraiment en train d'envisager de partir de l'autre côté de la planète avec Paola ? Sans que Paola soit au courant ni qu'elle en ait la moindre envie ? Il était ridicule, avec ses plans sur la comète, alors qu'il n'avait pas été fichu de lui faire comprendre ce qu'il ressentait en un an !

Trop tard. Trop perdu de temps. Idiot ! Idiots ! Ça se voyait qu'il était incapable de faire le premier pas, non ? Pourquoi n'avait-elle pas provoqué les choses ? Ou peut-être ne le voyait-elle vraiment que comme un ami, comme il l'avait toujours supposé. Mais ce dernier regard ?

Un regard qui fait mal, qui lie, qui fait du bien. Il avait bien duré douze secondes.



*Dans l'avion pour l'autre bout du monde, sur la nappe en papier, au milieu.*

*« Paola, vingt-quatre ans, voleuse de secondes, emporte une nappe en papier dans son bagage à main pour y écrire une dernière fois à quel point elle est stupide.*

*Stéphane est venu à l'aéroport. Je me suis effondrée en larmes, je m'en voulais tellement de ce que je lui avais fait. Je lui ai tout dit, tout expliqué, tout raconté. Et plus je parlais d'envoûtement et d'amputation temporelle, plus il riait. Et plus je lui avouais mes sentiments, plus il souriait. Et quand je disais que j'allais ôter l'enchantement, il secouait la tête. Je me suis excusée des milliers de fois, j'ai hurlé que j'étais impardonnable et folle. Et lui continuait de rire. Il a juste dit que si j'étais d'accord, il viendrait me rejoindre dans trois mois pour poursuivre ses études dans mon pays. Si j'étais d'accord ?!*

*J'ai voulu lui rendre ses douze secondes, mais il m'a dit de les garder en attendant qu'il me rejoigne.*

*Il m'a dit, surtout, qu'il n'était plus à cela près, côté temps perdu. »*

# Larmes de lait

Florence Simonet



Lorsqu'il marche, Adrien a le cou engoncé dans les épaules. Il se presse en traversant la place de l'église. Il espère que l'homme ne l'a pas vu ou qu'il renoncera à l'aborder, considérant l'allure de ses pas.

*Monsieur, Monsieur, auriez-vous un instant ? Trop tard. Contraint d'entendre la plainte. La guerre, la faim, deux enfants qui dorment dans le froid à la gare RER. Pas assez d'argent pour acheter une boîte de lait deuxième âge à la supérette d'en face. Si vous me donnez quelque chose, je prierai pour vous. S'il vous plaît, Monsieur.*

Adrien a le visage renfrogné, comme chaque jour depuis que Leila n'est plus là. Depuis qu'il lui a dit de partir. Ça n'aurait pas marché, il n'aurait pas voulu de

cette vie, un mariage obligatoire, deux enfants, et une belle-famille probablement envahissante, comme elle l'était déjà avec Leila. Ils allaient au-devant de tellement de problèmes. Il valait mieux s'arrêter là, avant que les autres finissent par avoir raison de leur couple.

L'homme a les yeux rougis. Adrien s'écarte un peu. Ne pas se rapprocher des larmes. Trop grandes douleurs. Son regard tente une percée ailleurs, s'arrête sur les fruits de l'étalage en face. Ils ont l'air vernis, presque factices.

*Désolé, Monsieur, je n'ai rien à vous donner.* Adrien reprend sa marche. Un moment, il a honte, puis se ressaisit. L'homme était probablement un manipulateur. Ou un déséquilibré. Et puis ses yeux

étaient étranges. Ici, les enfants ne meurent pas de cette façon, parce que leur père n'a pas assez d'argent pour acheter une boîte de lait en poudre.



Quelques minutes plus tard, Adrien revient sur ses pas. Il ne sait pas exactement pourquoi. Il sait que depuis que Leila est partie, il est plus fragile. Et que la fragilité des autres a plus d'impact sur lui. Le bonheur, ça rend égoïste, aveugle même, bientôt on ne voit plus que des arbres en fleurs et des rayons de lumière qui transpercent le ciel.

Il est à nouveau sur la place de l'église, mais l'homme a disparu. Alors il attend un instant et observe le va-et-vient des passants. C'est dimanche, la messe est probablement finie depuis un moment, mais quelques groupes continuent de converser sur le parvis. Des personnes élégantes, coiffées avec attention. Des éclats de rire. Adrien pense au bonnet qu'il a mis sur sa tête, négligemment, pour sortir sans avoir à se soucier de ses cheveux hirsutes. Il se sent agacé soudain. Il pense aux maisons immenses, juste après le centre-ville, qui lui seront probablement à jamais inaccessibles. Aux annonces des agences immobilières devant lesquelles il ne s'arrête même plus.

L'homme réapparaît. Il porte un manteau noir et long, son visage reflète un mélange de détermination et de grande anxiété. Adrien songe qu'il n'a pas le profil des SDF qu'il a l'habitude de croiser dans le quartier. Eux semblent plus abattus, résignés. Ils n'ont pas ce genre de manteaux, plutôt des blousons informes dans lesquels ils disparaissent. Cet homme est peut-être un imposteur, qu'importe. Adrien lui donne les deux euros retrouvés au fond de sa poche. *Si ça peut vous aider.*

L'homme se rapproche et lui touche la main. *Dieu vous bénisse, Monsieur.* Adrien grimace. Maintenant, il veut repartir. Ne pas se laisser emporter dans d'autres histoires de guerre et de misère. Il s'éloigne. *Si je vous recroise, Monsieur, peut-être dimanche prochain, je vous le redonnerai au centuple. Je prie pour vous, Monsieur.* Adrien se demande comment on fait. Comment on rend au centuple quand on n'a rien.

Il ira peut-être à la gare. Pour la famille de l'homme au manteau noir. Pour voir si l'enfant a eu sa boîte de lait. Et si Leila prend toujours le RER à la même heure le matin, exactement comme lorsqu'il l'avait croisée la première fois. Au moins, il aura un prétexte.

# Le bal des zouaves

Bérénice



Le matin du 22 novembre, Marguerite n'arriva jamais au lycée Raymond Queneau. Les khâgneux adoptèrent une mine déçue lorsque le directeur adjoint monta jusqu'au sixième étage pour leur annoncer qu'ils étaient libérés pour la matinée. Il avait l'air fatigué de l'ascension et du métier, Monsieur le directeur adjoint. Une fois que la petite troupe eut décampé, il s'affaissa avec un grand soupir sur la chaise du professeur absent. Bizarre, cette absence.



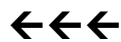
Marguerite avait pourtant emprunté le chemin de l'école comme d'habitude ce matin-là. Elle remontait les quais le nez au vent, la crinière balayée par la bise du Rhône, lorsqu'elle sentit une secousse qui lui fit presque perdre

l'équilibre. En se retournant, elle découvrit un grand chien noir qui tirait le bas de sa robe entre ses crocs. D'un geste vif, Marguerite tira sur sa robe en lâchant un grognement. Après un regard accusateur, elle continua sa route. Mais le chien ne s'arrêta pas là. Emboîtant le pas de la vieille dame, il déploya toute son énergie pour attirer son attention, tournoyant gaiement autour de ses jambes, la queue fouettant sa robe. Au bout d'un moment, Marguerite se tourna vers l'importun.

– Qu'est-ce que tu veux toi ?

Les pupilles brillant d'excitation, la queue suspendue en l'air, le chien bondit vers le pont où il l'avait assaillie, cent mètres plus haut, puis revint à elle une fois le pont atteint. Elle agita la main gauche pour le distraire, hop hop la baballe, vachercher. Rien n'y fit :

stoïque, l'animal. Ces yeux surtout ! Ils lui intimaient de la suivre, avec une avidité déconcertante. Elle fut bien obligée de décréter que cette créature n'était pas du tout normale.



Il était bientôt huit heures et Marguerite était déjà en retard lorsqu'elle s'assit sur un banc, face au Rhône. Le chien décela dans sa manière de fermer les paupières la tranquillité d'une décision importante. Marguerite était en train de faire le deuil de sa journée habituelle. Cela prenait bien le temps d'une pause sur un banc, le chien le comprenait tout à fait.

— Bon, il va falloir qu'on te trouve un nom, petit gars, fit-elle en rouvrant les yeux. Je ne vais quand même pas passer la journée à t'appeler Lechien, hein ? Tu mérites mieux, tu as du chien, sourit-elle l'air de faire un clin d'œil.

Elle se leva et continua à réfléchir silencieusement à ce baptême en marchant vers le pont. Elle n'avait pas remarqué qu'une gamine en patins tournait autour du chien, ralentissant parfois pour lui toucher le poil.

— Vous avez qu'à l'appeler Snoopy, vot' chien, déclara la fillette avant de s'éclipser en tournoyant quelques mètres plus loin.

— Snoopy ? réagit Marguerite, un peu sonnée. Et pourquoi pas Bill, pendant qu'on y est ? Ce chien n'est pas un vulgaire toutou, je ne vais pas lui donner n'importe quel nom soufflé comme ça par n'importe qui, assena-t-elle en accélérant le pas.

— Eeeh, je suis pas n'importe qui ! s'offusqua la fillette, claquant une gomme sur son palais. Je suis pas plus n'importe qui que vous, d'ailleurs.

Pour marquer son irritation elle s'éloigna de Marguerite, suivie par le chien enchanté de pouvoir trotter plus vite. Les rebelles maintinrent avec la vieille marcheuse une distance calculée, permettant à la fillette d'observer Marguerite à la dérobée. Son regard s'arrêtait sur ses cheveux frisés cuivrés à la masse spectaculaire, sur ses bracelets qui s'entrechoquaient à chaque pas. Son nez lui découpait une silhouette de sorcière. La fillette prit soin de simuler une inspection agressive, mais tout son visage trahissait son émotion. Sa bouche restait entrouverte en un ovale stupéfié. Même les petits doigts de sa main droite avaient cessé de tripoter l'espèce de palmier qui se dressait sur sa tête, touffe de cheveux enfantine qui faisait partie de son identité visuelle de préadolescente frondeuse.



Marguerite put aussi la scruter à son aise. La fillette était sur des rollers, puisqu'ils ne comportaient qu'une rangée de roues, mais Marguerite rechignait à utiliser ce terme anglais quand le joli mot de patin faisait aussi bien l'affaire. La patineuse (allez dire la rolleuse !) avait une drôle de dégaine. Elle portait un blouson trop grand en gros jean sur un pull de laine couleur moutarde. Sous ces épaisseurs on devinait un corps fluet, révélé par de menues jambes qui tournoyaient. Ses patins étaient violets lacés d'orange vif. Ils brillaient presque : on devinait que leur propriétaire les astiquait avec religiosité avant chaque sortie. Elle n'était pas une jolie fille et ne se comportait pas comme telle. Mais elle avait la grâce de l'enfance et on devinait en elle une intelligence sauvage.

— Je m'appelle Marguerite. Marguerite, comme la fleur la plus populaire de France, celle qu'on dissèque pétale à pétale au nom de l'amour. Et toi ?

— Moi c'est Cassie, répondit-elle en ralentissant. Cassie... parce que ça sonne américain et que c'est plus court que Cassandre. Personne m'appelle Cassandre, même pas ma mère.

— Enchantée, Cassie. Alors on lui trouve un nom, à ce chien ?

— OK. On dit chacune une lettre jusqu'à ce que ça forme un nom ?

— OK.

— Je commence. S comme Snoopy.

— O.

— humm... B

— A.

— humm... B ?

— S-O-B-A-B, Sobab, ça sonne bien non ? Il y a l'exotisme et la sympathie universelle du baobab, l'amour tragique de Solal pour les femmes... Il y a le soleil, Sobab ça rebondit comme sur des tam-tams, il y a un peu d'ailleurs. Et puis ça ne veut rien dire.

Cassie regarda la dame curieusement. Puis, tout à coup légère, elle s'écria :

— Sobab ! Tu viens te balader Sobab ? Oui ça se crie bien, décréta-t-elle, et puis ça lui va je crois.

— Alors adjudé. Cassie, tu n'as pas école aujourd'hui ?

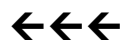
— Si. Et toi ?

Marguerite sourit franchement. Maligne, la gamine.



Quand le clocher sonna neuf heures, la petite troupe avait franchi le pont et marchait vers le nord de la ville. Le chien menait le groupe, mine de rien. Ils traversèrent la Saône et parcoururent le Vieux Lyon par la rue Saint-Jean, peu fréquentée à cette heure. Les pavés rendaient la glisse impossible : Cassie dut troquer ses patins pour une paire de baskets

peu reluisantes. Mais elle les renfila dès qu'ils retrouvèrent le goudron du quai. La fillette, tout à l'heure piétonne inconsistante, se transforma alors en danseuse. C'est la métamorphose qui était frappante. On n'aurait su dire à quel moment exactement la grâce jaillissait, quel geste achevait de tuer la gamine de la rue pour donner naissance à cet ange obsédant.



À midi, les trois compagnons marchaient d'un pas alourdi depuis plusieurs heures. Ils passèrent dans une petite ruelle que Marguerite n'avait jamais remarquée, puis Sobab s'arrêta devant une immense porte en bois centenaire. Il les planta là, se glissant sous le clapet de la porte. Sur la façade de la maison, au-dessus de la porte, on pouvait lire en lettres dorées « Café-théâtre Le bal des zouaves ».

— Qu'est-ce qu'on fait ?

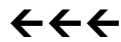
— On va manger ! répondit Cassie avec la détermination de la faim.

Avant que son poing ne heurte la lourde porte, celle-ci s'ouvrit comme par magie. Les deux frondeuses avancèrent dans l'entrée plongée dans l'obscurité totale. On entendit le bruit d'une tringle qui glisse, et tout à coup la lumière jaillit : un épais rideau rouge venait de se lever sur une salle de restaurant. L'enfant rit devant la

mine surprise de Marguerite, légère. C'était là une tanière aux murs de pierre, planquée dans les plis de la carte. Le soleil pénétrait par de petites lucarnes au verre teinté de rouge. Il régnait une lumière chaude et animée : un grand feu rougeoyait au centre de la pièce. Une myriade de bougies parsemées çà et là piquait de blanc vacillant l'atmosphère tamisée. Elles sortaient de quelque pierre saillante du mur ou de vieilles bouteilles ornées de cascades de cire séchée. L'endroit semblait plongé dans un sommeil tardif, une coupable grasse matinée, mais on devinait qu'il pouvait s'éveiller à tout moment. On entendait des rumeurs parvenant des cuisines. Cassie s'avança jusqu'à la seule table dressée, affublée de deux bouteilles-chandeliers, au bord de la cheminée. La cire refroidie avait sculpté sur les bouteilles de drôles de formes, monstres aux mille bras serpentant jusqu'à la table, se tordant parfois sous la chaleur de la flamme. Les créatures de cire étaient d'autant plus fantastiques qu'elles arboraient toutes les couleurs : dragon violet, visage hurlant de pourpre, nonne verte... Marguerite, fascinée par leurs étranges expressions, s'était assise machinalement.

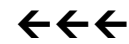
— Cassandra mia, Marguerite, salua un homme survenu de nulle part. Il avait prononcé leurs

prénoms en roulant les « r » avec un accent terrible, italien peut-être. Bienvenue au Bal des zouaves, chères invitées de Sobab. Séraphin, pour vous servir, ajouta-t-il en une courbette extravagante.



L'homme dégageait un parfum d'ancienneté, celui qui s'échappe d'une malle à costumes. De petite taille, bien bâti, il était vêtu d'une chemise en dentelle blanche qui sortait en bouffant d'un pantalon en velours noir côtelé. Il prit place à la table de ses convives :

— Mesdames, vous allez aujourd'hui assister à un événement extraordinaire. Mangez et buvez à votre aise, dit-il en soulevant deux cloches d'argent passées inaperçues jusque-là, qui découvrirent des assiettes chargées de mets fumants. Sachez que tout ce que vous verrez ce soir est réel, diablement réel. N'ayez pas peur, vous êtes en parfaite sécurité ici. Et si le moindre doute s'installe dans votre petit cœur, venez me trouver, je suis votre hôte et votre protecteur. Le bal de ce soir sera inoubliable, je m'en porte garant, ajouta-t-il dans un rire sardonique. Il s'agit d'une soirée légendaire, universelle, qui n'arrive qu'une fois par an ! Mais j'en dis déjà trop, souffla-t-il comme pour éteindre des braises invisibles.

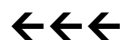


Cassie et Marguerite n'affichaient pas la moindre surprise, se délectant en silence des paroles et des victuailles de leur hôte. Une confiance sourde les enveloppait, endormant toute rationalité. Ou était-ce ce nectar qui trompait déjà leurs sens ?

— Ah, une fois que vous aurez fini de manger, filez vous changer à l'étage ! Vous allez être exquises, susurra-t-il avant de les quitter.



À l'étage, les deux compères trouvèrent leurs tenues de bal. Marguerite enfila une robe gris cendre qui paraissait tissée dans une toile d'araignée et glissa ses pieds dans une paire de souliers gris perle hissés sur de petits talons. Il y avait une pince à cheveux gigantesque, avec laquelle elle forma un chignon chaotique montant très haut au-dessus de sa tête. Cela lui donnait un air de reine, couronnée par un diadème gigantesque. Cette parure ne camouflait pas les défauts creusés par l'âge. Au contraire, elle les mettait en relief par un obscur maléfice, donnant à sa beauté quelque chose de l'éternité. Marguerite était grave, gravement belle. Cassie s'était affublée d'un tutu noir s'achevant sur sa paire de rollers orange flamboyant.



Des rumeurs de plus en plus bruyantes leur venaient du rez-de-chaussée : des bavardages, des bruits de pas, des froissements de robes. On entendait aussi des cris étranges, Cassie aurait juré avoir reconnu le chant d'une perruche. Lorsqu'elles descendirent, l'escalier était envahi par une demi-douzaine de chats : un gros chat roux portant un monocle fit le ravissement de Marguerite. La salle était comble, et par une lucarne elle distingua le bleu de la nuit qui tombe. Le bal battait son plein. Au milieu du tournoiement des robes et des queues-de-pie dansaient toutes sortes d'animaux, un loup blanc, un couple de renards, de nombreux chats et chiens. Des oiseaux des îles traversaient l'air chargé du café en piaillant. Il y avait quelques créatures farfelues. Un géant en smoking blanc attirait l'œil. À ce moment, Séraphin prit la main de Marguerite et l'entraîna dans une valse sportive. Elle dansa de cavalier en cavalier, fit quelques pas de tango avec un chimpanzé timide. Elle riait tout le temps et buvait beaucoup ; les heures filaient en douce. Elle philosopha avec un adolescent qui n'arrêtait pas d'astiquer son monocle. Marguerite était saoule. Elle eut une soudaine envie d'enlever ses souliers pour sentir la mollesse du tapis sous ses pieds

nus. C'est qu'il était incroyable le tapis : il recouvrait le sol tout entier et représentait toutes sortes de créatures, une licorne, un prince s'enfuyant devant les flammes d'un dragon, un arbre géant. Surtout, ces personnages bougeaient, Marguerite en était sûre : des sirènes ondoyaient dans un coin du tapis, et en tendant l'oreille on pouvait entendre les clapotis de l'eau. Elle s'était assise pour contempler le tapis ensorcelé et se déchausser, lorsqu'une voix familière jaillit :

— Ces êtres sont les derniers maudits d'entre nous. Aplatis et figés dans ce tapis pour avoir tenté d'échapper à leur sort. Ils retrouvent une nuit par an leur liberté de mouvement. Et le chevalier Yvan cavalera toute la nuit pour retrouver sa Vivienne qui l'attend à l'autre coin du tapis.

— Impossible, murmura Marguerite incrédule en levant le regard vers l'homme agenouillé, absorbé dans la contemplation du tapis.

Relevant la tête l'air de chasser un mauvais rêve, il ajouta :

— Tu es d'une beauté ensorce-lante, Marguerite.

Délicatement, la grande silhouette se pencha sur le pied de la vieille femme pour le découvrir. Il garda le pied nu dans ses mains, tout petit entre ses larges paumes. Marguerite ne quittait pas des yeux le visage du jeune homme. Il n'avait pas pris un pli, pas un creux : Nicolaï avait traversé quarante

années sans vieillir. Son regard seul avait changé. Au fond des yeux pétillants de son premier amant gisait l'abîme temporel qui les avait séparés.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, souffla-t-il. Viens danser, Marguerite, tu es mon invitée ! Je ne voudrais pas te faire rater une miette du bal des damnés. La dernière fois nous avons vingt-trois ans et tu quittais Saint-Pétersbourg. C'était il y a tout juste quarante-cinq ans.



La sorcière aux pieds nus et le grand gaillard mêlèrent leur danse au tourbillon général. Ils évoquèrent leur passion passée, il la fit rire. Le temps s'écoulait à l'envers, l'espace était celui de leurs corps enlacés. Puis il lui chuchota à l'oreille l'histoire du bal des zouaves. Les zouaves, c'étaient de pauvres âmes prises au piège de leur propre eros. Des êtres qui avaient éprouvé un jour un désir tellement violent et impérieux que les sbires d'Azazel l'avaient entendu.

— On les appelle les sbires. Ils errent comme des ombres maudites à l'écoute des désirs trop ardents. Quand un chant s'élève plus fort que le bruissement des désirs banals, ils l'entendent tout de suite et appellent leur maître. Azazel leur propose alors un marché, pour les délivrer de cette avidité qui les

torture. On dit qu'il a besoin de nos désirs pour vivre, que c'est un ogre qui se nourrit de nos chimères. Sans nous, il dépérirait... Il suggère toujours la liqueur amnésique, qui permet d'oublier l'objet de son désir. Il a d'autres offres, bien sûr, et chacune a son prix. Azazel aime jeter des maléfices qui rendent ses victimes grotesques, pour les punir de leur gloutonnerie. Les plus chanceux sont transformés en animaux seulement la nuit. D'autres plus gourmands se métamorphosent une fois le pacte scellé en créatures immondes. Il les nomme les Zouaves. Sacrée imagination cet Azazel.

— Les zouaves ?

— Les zouaves, les bouffons qu'on gronde gentiment. Alors quand dans les années 1830 on a donné ce sobriquet aux soldats berbères qui intégraient l'armée française avec leurs pantalons rouges bouffants et leur turban sur la tête, il exultait Azazel. Des fantassins clownesques au service de son Excellence, quel délice, tu penses. Au fond je crois qu'il nous aime bien.

Marguerite se laissait bercer par les paroles de son Russe, lancée dans cette danse à rebours. Ils n'avaient pas d'âge et pas de raison.

— Tu vois Karl, que tu as rencontré, avec son monocle ? Il a pactisé avec Azazel pour devenir un homme riche et puissant. C'était un gosse de la rue, tout jeune, comme

beaucoup d'entre nous. Il faut être un pauvre ou un enfant pour avoir une soif aussi inextinguible. Aujourd'hui Karl est à la tête d'un des premiers empires immobiliers d'Oulan-Bator, en Mongolie. Tous les hommes politiques du pays lui mangent dans la main. Mais chaque nuit, dès que la dernière lueur de jour disparaît, il se transforme en gros chat. Il refuse toutes les invitations à dîner, boude les mondanités : finalement cela entretient un certain charme auprès de ses congénères...

– Le gros chat roux ?

– Il n'y a qu'un seul porteur de monocle ce soir.

Marguerite sonda la pièce à la recherche du matou à monocle aperçu plus tôt dans l'escalier. Elle se rendit compte que la salle était remplie de jeunes gens : toutes les créatures avaient disparu avec le dernier rayon de soleil.

– Pendant la nuit du bal, le sort est annulé. Chaque zouave redevient la personne qu'il était au moment du pacte. Tom le géant redevient le maigrichon Simon, Nicolaï l'amant exalté ! Chaque année, nous nous rendons au Bal pour célébrer l'humanité retrouvée. C'est l'éternelle invitation qu'il est impossible de refuser, les sbires sont là pour y veiller. Pendant cette nuit nous sommes libérés de notre sort, du coucher du soleil jusqu'à l'aube. Nous pouvons convier ceux que nous voulons et leur dévoiler

notre vraie nature. Mais au petit matin les invités auront tout oublié. Azazel adore contempler les visages éberlués des amants retrouvés, des frères réunis le temps d'une nuit, dit-il en s'assombrissant. Voilà ce que nous sommes, les pantins d'une farce immonde. La bande de zouaves d'un tueur de désir.

Dans les yeux de Marguerite dansait la question qui ne traverserait pas le seuil de ses lèvres : est-ce pour cette danse, mon amour ?

Ils aperçurent Cassie qui traversait la pièce en tournoyant en patins.

– Cassandre, c'est mon invitée surprise. Je n'ai pas pu résister à son charme lorsqu'elle s'est mise à tournoyer autour de moi. Elle m'a rappelé les ballets de l'école Vaganova... Adorable le nom que vous m'avez trouvé, je vais le garder tiens. Écoute Marguerite, reprit-il en lui pressant le bras, avec Karl on t'emmène en balade. Je veux survoler avec toi la ville de notre amour, danser encore à Saint-Petersbourg. Les sbires d'Azazel sont tous saouls et la nuit est encore noire.



Il tendit vers Marguerite une main suppliante, et l'avidité de son regard lui fit l'effet d'un déjà-vu, sans qu'elle puisse mettre de visage humain sur ce souvenir. Les heures

qui suivirent se déroulèrent dans un chaos flou. Marguerite monta en titubant dans un carrosse tiré par trois énormes chats qui se lancèrent dans les airs, trottant sur les nuages. Cassie rebondissait avec ivresse dans l'habitacle capitonné de matelas et de coussins. La gamine réclama qu'on emmène Sobab, mais Nicolaï répliqua d'une voix énigmatique qu'il serait de retour bien assez tôt. Survolant les toits endormis de la ville alors que la nuit mourait, Marguerite plongea son regard dans l'épais brouillard qui habillait le carrosse (ou était-ce sa tête qui était assiégée par cette fumée laiteuse ?), elle crut apercevoir les clochers à bulbe de la cité

russe, oignons blanchis par la neige poussant au bord du canal d'Hiver. Puis un lourd sommeil assomma l'amante enlacée.



Quand elle rouvrit les yeux, Marguerite était assise sur un banc, face au Rhône. La ville était enfouie sous un fin manteau blanc. Avidement de sentir ses pieds s'enfoncer dans la neige, elle tendit la main vers ses chaussures laissées sur le banc. À la place de ses vieilles bottines, deux souliers gris perle saupoudrés de flocons attendaient d'être chaussés.

# L e temps

B-Astre

alias Béatrice De Bock

*auteur-compositeur-interprète*



Le temps qui passe  
N'a que faire de nos peines  
Et les sentiments s'enchaînent  
Comme ces gens qui partent  
Affublés de scènes et d'amour  
D'espoir d'un nouveau retour

Mais le temps qui ressasse  
Est fané par la rage  
Et l'ivresse des amoureux...

Tout ce temps qui passe  
et repasse et j'en passe !  
Parfois se perd à trop dire

Faut-il croire en ces larmes  
Qui nous fanent et nous lavent  
Qui nous sauvent et nous charment  
Dans des contes de fées

Le temps qui se perd  
N'a que faire de nos mers  
Et des mensonges qui nous blessent  
Comme ces hommes qui percent  
Enivrés de quêtes et de désirs  
De conquérir un autre empire

Le temps qui part  
N'a que faire de nos guerres  
Et les sentiments s'achèvent  
Ces terres mornes, oubliées  
Vers d'autres silences, d'autres sens  
D'autres dépendances, d'autres urgences...

Le vent nous dérobe pas à pas  
Des défaites  
Et chasse les mystères  
Qui nous ont effleurés...

Car le temps qui passe a fait bien des misères  
Avant que la nature ne se régénère

Nous sommes pris dans une larme de rêve  
Où tous ne marqueront pas leur retour...

Ah je ne sais pourquoi le temps passe lentement et reprend  
Mais nous restons  
Et le temps qui refait surface n'a pas trace de nos lies  
Ainsi brillent les ailes d'à nouveau frémir !



# Humains en conserve

Charles-Étienne Ferland



*Vouloir être ailleurs plutôt qu'ici  
Être jeune lorsqu'on est vieux  
Devenir grand alors qu'on est petit  
Vouloir vouloir  
Qu'est-ce qu'on a tous à se fuir ainsi ?*

Lorsque j'étais enfant, un programme à la radio discutait des perspectives d'avenir sur la longévité de l'humain. Démographes, biologistes et généticiens s'aventuraient jusqu'à l'âge respectable de cent trente-cinq ans comme limite absolue. Aujourd'hui, on se souvient de ce nombre et on sourit.



– Non, maman, j'veux pas aller les voir ! s'obstine mon fils adolescent.

– Ce n'est pas comme si on y allait chaque semaine, voire chaque mois. Je te demande seulement de m'accompagner une fois par an pour passer du temps avec eux.

– J'ouvre la porte du frigo, je passe une demi-heure avec un pied de brocoli et c'est la même chose. Un légume, c'est un légume.

– Ça, c'est pas très gentil envers les brassicacées.

– Ouache ! T'es même pas drôle. Après des négociations à en étourdir un stratège politique, mon fils cède. La voiture. La route. L'hôpital. La réception. Le préposé :

— Par ici, s'il vous plaît. Nous avons presque terminé d'ajuster la température. Vous devriez pouvoir ouvrir les dômes dans... quelle heure est-il donc ? Ah, ça y est ! Vous pourrez ouvrir les dômes.

L'homme nous escorte jusqu'à la porte.

— S'il y a quoi que ce soit, je serai au poste de garde au fond du couloir.

Il suffit d'appuyer sur un interrupteur et six bassins jaillissent du mur. La pièce est plongée dans une atmosphère vaporeuse. L'air est chaud et lourd d'humidité. Chaque bassin, identifié par un code à dix chiffres, est recouvert d'un dôme de verre au travers duquel se découpe la silhouette d'un corps.

— On dirait des cercueils.

— Qu'est-ce qu'on s'est dit à propos des remarques négatives ?

Il grimace.

— Je vois des légumes qui fuient la mort, ajoute-t-il.

— Je vois mon fils qui fuit le vivant.

— Arrête ça ! Viens pas me faire croire que ça vit c't'affaire-là juste parce que ça respire, parce que ça bouge, parce que c'est nourri, que le soluté rentre d'un bord pis ressort à l'autre bout d'une autre couleur.

— Tu sais qu'ils peuvent t'entendre.

— Mais ils ne comprennent rien ! Même si l'oreille fonctionne, même si le mécanisme auditif est en état de recevoir les vibrations de ma

voix, les circuits sont grillés. Il n'y a plus rien. C'est comme une enveloppe vide.

J'appuie sur un second interrupteur, les dômes pivotent et s'ouvrent. Les corps sont enveloppés d'une gélatine épaisse à travers laquelle un réseau flou de fils et de tuyaux relie le patient à l'appareil. Un bruit mécanique. Les têtes grisâtres émergent de la surface.

— Vivre éternellement, mais quelle vie, vraiment ? Regarde leurs yeux et tu verras qu'il n'y a aucune étincelle. Maman, ces cadavres sont morts.

— Arrête. Dis pas ça. C'est un privilège de pouvoir côtoyer ses ancêtres.

— Maman, ces cadavres sont morts.

— Mais je les aime.

Je tire une chaise et m'assieds auprès de mon arrière-arrière-grand-mère. Un râle guttural s'échappe de sa gorge. Des sillons de liquide visqueux glissent depuis sa bouche. Je caresse son crâne chauve du revers de la main. J'essuie son front. Ses yeux vitreux s'ouvrent à peine. Je me retourne vers mon fils.

— La lumière est trop forte. Peux-tu la baisser un peu ? Comme ça. C'est parfait, merci.

Il reste debout à ne rien dire, loin des cuves gériatriques.

— Maman, murmure-t-il tout bas après un long silence. À quoi ça sert de conserver son enveloppe corporelle sur Terre comme ça ? Lorsque

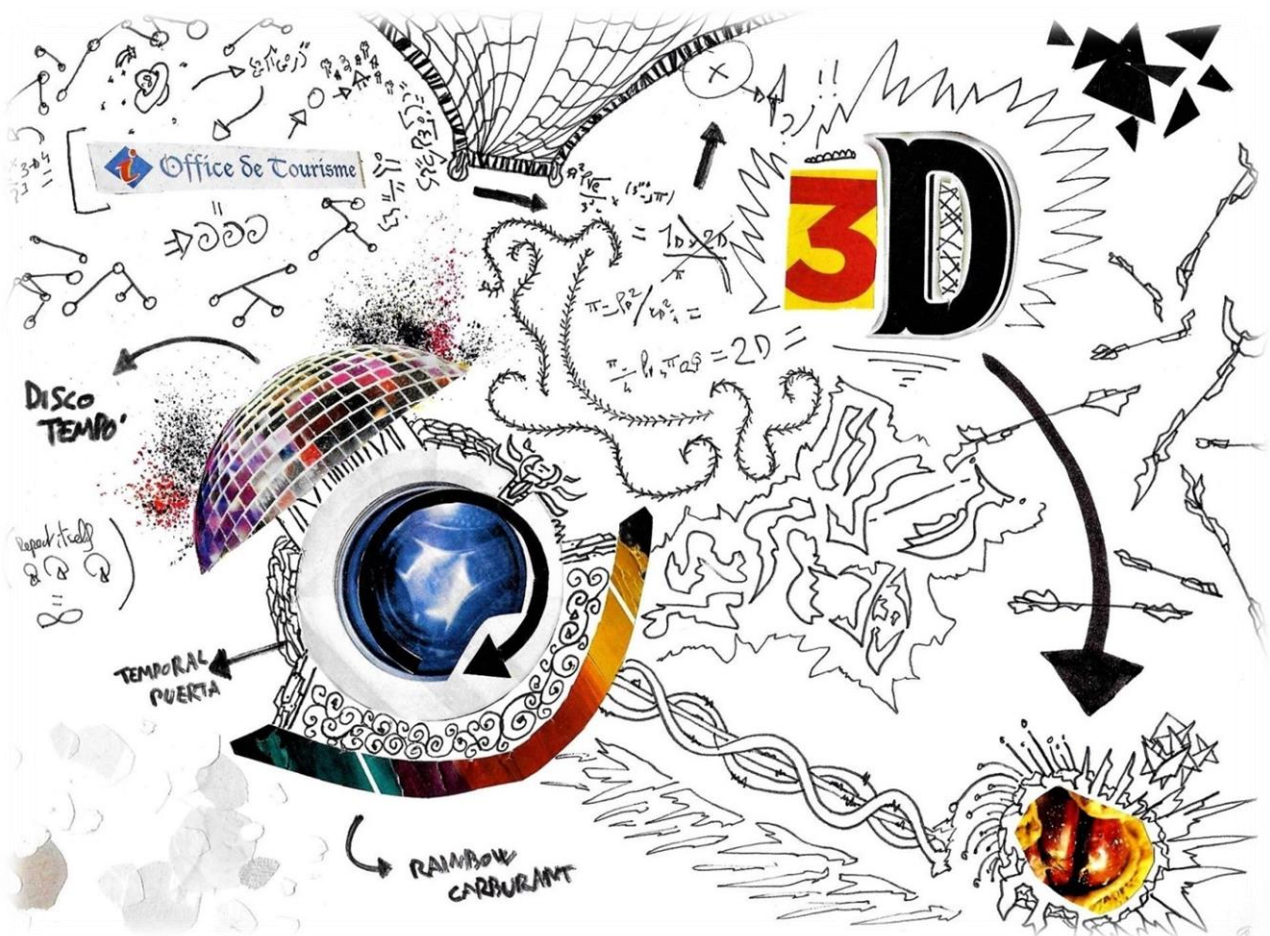
tu ne seras plus là comme tu l'es aujourd'hui, quand tu seras devenue comme eux, et quand moi-même je serai comme eux, veux-tu me dire à quoi ça aura servi ? Tu te souviendras des fois où tu étais venue les voir baigner dans la gélatine, sans même les avoir connus de leur vivant parce que tu n'étais pas née. Où est le sens dans tout ça ? Est-ce qu'il n'est pas mieux de vivre et de laisser mourir ? Ces vies artificielles, un jour elles seront plus nombreuses que nous !

– C'était hier, avoué-je. Aux nouvelles de 18 h.

– Pardon ?

Je baisse les yeux, gênée. Je soupire et reprends :

– Hier, ces quelques milliards de vies artificielles ont officiellement surpassé en nombre les vivants que nous sommes.



# La vague

Brice Bigaré



## *Chapitre dernier*

Lorsque je reviens à moi, la lumière n'est plus celle de l'aube. Je me mets à croire que rien ne s'est produit, que l'éternité ne sera pas assez longue pour le célébrer. Mais je regarde ma montre, et la réalité me rattrape.

Il reste moins de deux minutes.

J'ai le bras ankylosé. Je veux me redresser mais quelque chose m'en empêche. C'est elle. Oh ! Oui, c'est elle. Sa chevelure blonde recouvre mon torse et me tient chaud. Nos derniers ébats font une brève irruption dans mes pensées et je ressens quelques soubresauts dans le bas-ventre. J'hésite à la réveiller ;

elle dort d'un de ces sommeils réparateurs que l'on perd une fois atteint l'âge adulte. Alors je soulève sa tête et la dépose délicatement sur l'oreiller, me disant que je la réveillerai plus tard – si le bruit ne s'en charge pas à ma place.

Mais plus tard n'est pas très loin.

Je me lève et rejoins la fenêtre. Elle est ouverte et un léger courant d'air s'y faufile. La météo nous a réservé une jolie journée pour sa dernière. Quelques nuages blancs visitent le ciel, mais c'est bien le bleu qui prédomine. Je jette un coup d'œil dans la rue déserte. L'asphalte est recouvert de détritrus. Il y a des éclats de verre partout, des feuilles volantes, du mobilier éventré.



Il y a même un cadavre.

Je relève la tête, discerne les vallons des côtes de Moselle. Je sais qu'ils seront bientôt lavés jusqu'au sol, peut-être même déracinés comme de petites fourmilières, et qu'ils ne feront aucunement obstacle aux eaux torrentielles – pas plus que ceux des Alpes ou du Caucase. Je scrute un peu plus haut que l'horizon et vois briller une étoile. *Le soleil aurait-il trouvé une fiancée ?* Une fiancée impitoyable dans ce cas. Elle est posée dans le bas du ciel, veillant sur la Terre comme une mauvaise mère s'appêtant à donner une correction à son enfant. Je suis stupéfait de voir à quel point elle a grossi en l'espace d'une journée. Il faut dire que ses dimensions sont peu communes : soixante-sept kilomètres de long, quarante-six de large.

En règle générale, c'est à ce moment précis que l'heure du bilan intervient. Je me plie à l'exercice et essaie de tout mettre sur table. Seulement j'ai beau faire dérouler le fil de mon existence, y chercher des souvenirs aussi simples qu'un premier jour d'école, tout ne se rapporte plus qu'à ces quelques jours passés à vivoter parmi mes semblables. Alors je me tourne vers elle : seul évènement positif dans tout cela. Elle dort toujours, une mèche vagabonde à travers le visage. Je me demande encore si elle aurait posé son regard sur moi

en d'autres circonstances ; si le simple fait que je paraisse en bonne santé mentale n'a pas été suffisant à ce qu'elle jette son dévolu sur moi. Puis je me demande si le fait qu'elle soit dépourvue de parole n'a pas également facilité mon choix ; m'évitant les conversations, les longues tirades et les justifications auxquelles j'ai toujours préféré me soustraire. Mais je doute de tout ça. Il y avait une vraie sincérité dans nos silences, et je pense que nous éprouvons quelque chose l'un pour l'autre. Notre situation voudrait que je synthétise et aille directement au but. En d'autres termes, cela impliquerait que je la réveille, la saisisse par les poignets et lui déclare tout ce que je ressens ; et ce, même si ça n'a duré qu'une nuit, même si un jour plus tôt, je n'avais connaissance ni d'elle ni de ce sentiment qui m'embrase la poitrine.

Mais, à la place, je ne fais rien.

Mon attention se porte sur une forêt lointaine. Est-ce que les animaux sentent déjà quelque chose ? Est-ce que dans le simple schéma qui orchestre leurs vies, ils se doutent que le pire est à venir ? Une petite voix me souffle que non. Qu'ils vivent suffisamment dans la crainte de l'homme pour se soucier du ciel. Et que l'impact les surprendra autant que nous pouvons l'être par une piqure de moustique.



Un grincement interrompt soudain mes méditations.

Je me retourne. Elle est assise sur le lit et fixe l'horloge. Je fais un peu de bruit pour qu'elle me voie. Elle tourne la tête et me jette une pointe de contrariété, voire de déception ; me considérant avec amertume, presque de la rancœur, comme si elle m'en voulait de l'avoir laissé dormir et qu'elle aurait mille fois préféré que nous occupions ces deux dernières minutes autrement. Je ne sais pas quoi dire. Je pourrais m'énerver, lui demander pardon ou me perdre dans des explications interminables. Mais je sais qu'il est déjà trop tard. Et d'une certaine manière, je devine qu'elle le sait aussi. J'ouvre et tends une main vers elle. Elle s'approche, m'embrasse et enlace mes doigts aux siens. Ses traits se sont apaisés, et je comprends que quoi qu'elle ait pensé, ça n'a déjà plus d'importance. Alors nous restons là, à contempler la nature.

Nous sommes le jeudi 21 juin.

Il est 7 heures, 58 minutes et 4 secondes.

Et l'astéroïde *Kathairesis* pénètre dans notre atmosphère suivant un angle précis de 31,41 degrés, à environ 5 000 km au sud de notre position, en direction de l'océan Atlantique.

Ce n'est pas trop différent de l'image que je m'en étais faite : une

explosion lointaine, quelque part au-dessus de l'Afrique, et un lent bourdonnement qui l'accompagne – une grosse étoile filante, dirions-nous, qui rase l'horizon. Je n'ose pas me mettre dans la peau de celui qui observe ce phénomène juste au-dessus de sa tête. Ce doit être gigantesque. La chute dure en tout et pour tout six secondes. Six secondes durant lesquelles je n'ai de cesse de penser à ces dix-sept savants qui prédisaient sa destruction lors de sa rentrée dans l'atmosphère terrestre. Jusqu'au bout, je prie pour qu'ils aient raison.

Ils avaient tort.

Le choc produit un tel souffle que les nuages disparaissent instantanément, bravant les lois de la nature. C'est tellement puissant que l'air en vient même à manquer, comme s'il était expulsé vers les confins du monde. S'ensuit une lueur si blanche que plus rien n'a de forme autour de nous. Je plisse instantanément les yeux, pose à tâtons mes mains sur ceux de ma compagne. Puis la lumière diminue, remplacée par une détonation délivrant un nombre insondable de décibels. Un craquement venu du fond des fonds et semblant rassembler tout ce qui se fait de pire en matière de fréquences graves et aigües. J'ai beau mettre mes mains sur mes oreilles, y enfoncer mes doigts et mes ongles, rien n'y fait ; je crois que je préférerais entendre



le réacteur d'un avion au décollage. La terre se met alors à trembler, à vibrer, à hurler. En moi je sens mes organes frémir, se délier les uns des autres. Les arbres se couchent ; les immeubles s'effondrent, ne laissant plus apparaître que leur squelette d'acier. Puis le plancher disparaît sous nos pieds et nous chutons trois mètres plus bas.

Je heurte le sol.

Quand je reprends connaissance, mon cerveau m'envoie tout un tas de signaux négatifs. Je suis dans le noir, j'ai l'horrible sentiment qu'un abruti joue du sifflet à un centimètre de mes oreilles, un poids oppresse mes jambes et je sens que je suis en train de m'étouffer. J'incline la tête. Du liquide s'écoule à grand flot de ma bouche. Je mets plusieurs secondes à l'évacuer. Enfin je tousse et sens l'air revenir. Je passe une main sur mes yeux et retire la crasse qui m'empêchait de voir correctement. Ce sens fonctionne encore, et ma première vision se fait sur le ciel. Il est devenu gris et vire parfois à l'orange selon l'endroit où mon regard se porte ; peut-être que du magma voltige en haute altitude, me dis-je, provoquant ces nuances chaudes. Ma vue est troublée par des millions de petits points dansants. J'ai l'impression qu'il neige. Du moins c'est ce que je

pense dans un premier temps, car je m'aperçois assez vite que ce sont des cendres. J'imagine le trou qu'a provoqué *Kathairesis* dans la croûte terrestre et songe aux milliards de tonnes de poussières éjectées.

Je souffre probablement de fractures et d'une hémorragie interne qu'aucun hôpital ne pourra plus jamais soigner.

Je tourne la tête à gauche, là où j'ai vomi au moins un demi-litre de sang. Je suis effrayé, mais pas autant que lorsque ma montre m'indique être resté inconscient pendant près de six heures.

Les spécialistes ne prévoyaient pas autant de temps entre l'impact et la vague.

Je me débarrasse des débris recouvrant mes jambes, et m'assois. Je balaye du regard l'univers désastreux qui m'entoure, tentant d'y déceler la trace de ce qui fut un quartier résidentiel d'une petite ville du nord-est de la France. Je ne distingue ni maisons, ni immeubles, ni arbres. Le sol est fêlé, perforé ; la route s'est même soulevée à certains endroits. Quelques voitures subsistent, recouvertes de poussière et de débris de toutes tailles, leurs alarmes gueulant à tout-va. Derrière, on peut observer les champs qui étaient autrefois masqués par ces habitations. J'y cherche les étendues forestières et hautes herbes entrevues auparavant, mais



tout est souillé par cette pellicule issue des entrailles de la Terre. Je repense alors à mes parties de Lego sur le tapis de ma chambre, à ma colère lorsque ma mère avait le malheur de le piétiner en traversant la pièce et que je retrouvais mes constructions en vrac. J'ai l'impression que toute notre société était bâtie sur un tapis similaire, et que l'impact l'a secouée au point de ne plus laisser un seul bâtiment de plus d'un mètre de hauteur debout.

Différentes voix ondulent autour de moi. J'entends geindre, pleurer et crier des hommes et des femmes de tous âges. Je ne sais pas comment ils ont fait pour survivre, compte tenu de l'état cataclysmique de nos infrastructures, mais ils sont des dizaines à tourner en rond vers une échappatoire impossible. Cela m'évoque un nid d'insectes bouché, ses occupants se marchant dessus en quête d'un brin d'oxygène.

Ce genre de tombeau que notre espèce fabriquait mille fois par jour.

Je suis là, apathique et pantelant, lorsque soudain le vent se lève, transportant avec lui son lot de papiers et de déchets légers, ainsi qu'une odeur propre à une plage de Bretagne. Je sens un courant de fraîcheur et d'humidité sur ma peau lézardée d'entailles, cette même sensation que provoquent les brumisateurs. Je passe ma langue sur mes lèvres et sens le gout du

sel. Je scrute l'horizon. Une nouvelle couleur séparant le ciel de la terre est apparue.

L'océan arrive.

Des gens se mettent à courir, me bousculent, me piétinent ; ils espèrent encore survivre. Des scènes absolument tragiques se dessinent. Un garçon hurle dans les bras de sa mère. Celle-ci est tétanisée ; et pour cause, elle augurait autre chose que de mourir avec son fils, écrabouillée par une vague au poids inquantifiable. Certains s'empalent sur de la ferraille, se fracassent le crâne pour mettre un terme à leur vie ; d'autres s'entretuent pour une cave sans espoir, n'hésitant pas à pousser des vieillards et des enfants pour s'y réfugier. Des groupes de gens se fabriquent des abris, misérables passoires faites de planches et de plastique. Cela m'attriste, mais le temps de la pitié est révolu. Il ne reste que quelques secondes.

Quelques secondes pour devenir un cadavre flottant dans des décombres.

Dans ce marasme, je remarque que d'autres ont suspendu tout mouvement. Un jeune couple s'embrasse et le fera probablement jusqu'au bout. Un petit vieux n'a plus que son chien à caresser. Hommes, femmes et enfants d'une famille se sont regroupés et s'étreignent dignement, peut-être aidés de leur foi. Je réalise que moi je n'ai



rien, et je revois son expression à son réveil, ce regret de ne pas avoir pu profiter des dernières secondes ; je me remémore cette facilité avec laquelle elle avait quitté cet état à mon contact, graciant ma mauvaise décision de ne pas l'avoir réveillée en m'évitant une scène. Soudain je comprends qu'il n'existe qu'un seul pouvoir capable de pardonner si facilement, et qu'elle en a usé en abandonnant sa rancœur pour ma main. Je décide que même si elle est déjà morte, même si le flash l'a rendue aveugle, même si mon analyse n'est que spéculation et n'a plus le moindre intérêt, l'amour qu'elle me porte m'oblige à la retrouver.

Je veux bouger mais mes oreilles me font souffrir. Il y a dans l'air ce genre de bourdonnement qui précède le passage d'un avion à réaction. C'est insupportable. Nous subissons une telle dépression barométrique qu'un cyclone est en train de se former dans le ciel, puisant l'eau du large pour la faire retomber en une pluie salée, qui, mélangée aux cendres, me donne l'impression d'être soudain recouvert de glaise. Je rampe dans les gravats, me blesse davantage sur un fichu bout de ferraille sur lequel figure l'inscription EDF. La douleur me coupe le souffle, mais je parviens à me dresser sur mes jambes. Je trébuche sur un tas difforme de ciment, de bois et de

fragments méconnaissables, fais quelques pas en me tenant la hanche. Je ne la vois pas. Alors je hurle son nom d'une voix pitoyable ; une voix remplie de détresse. Muette, elle ne peut pas répondre. Je le sais. Je pleure, verse un torrent de larmes.

Mais je suis tellement trempé que c'est invisible.

La luminosité a baissé. On ne voit presque pas de différence entre les nuages et la vague ; on devine seulement sa hauteur, qui augmente lentement. Les scientifiques avaient avancé le chiffre de vingt kilomètres. Alors je me mets à faire des calculs dans ma tête, compte les heures qui nous séparent de l'impact et en fais un ratio avec la distance. J'essaie de lui donner une vitesse, me laisse envahir par l'idée folle que le relief va la ralentir. Mais mon rêve se noie. *Vingt kilomètres !* Même les avions ne volent pas si haut ! Et même si toutes les chaînes de montagnes du monde étaient en amont, ça ne suffirait pas à l'arrêter. Elle me passera dessus quoi qu'il arrive.

Elle est si loin et si près.

*Elle* est si loin et si près.

Je suis là, au cœur des ruines de notre monde, hurlant mes derniers mots, usant de mes dernières forces à trouver une inconnue ; une femme dont je ne sais rien. Mes vieux codes sociaux surgissent, me



rappellent la bassesse et l'égoïsme de notre chère humanité. *Pourquoi y échapperait-elle, après tout ?* Si elle n'est pas déjà morte, c'est qu'elle est partie, embarquée par un anonyme pareil à moi. Un type qui lui aurait promis un avion ou un hélicoptère vers le Grand Nord contre une gâterie. *La conne s'est laissé embobiner !* Baisée puis abandonnée dans le coffre d'une voiture à un kilomètre d'ici, elle comprend en ce moment même qu'elle va crever. Je m'étais convaincu de tant de choses la concernant. J'avais surement tort.

Je tombe à genoux.

Le vent s'est mis à souffler plus fort. Il soulève de lourdes particules qui me fouettent la figure et m'obligent à plisser les yeux. Malgré tout, je ressens une présence différente ; un corps fixe parmi tous ceux qui s'agitent autour de moi comme des fourmis. Je m'essuie. Ma vision se fait plus nette. Une forme humaine demeure immobile et me dévisage. Mes codes sociaux rejaillissent, mais dans leurs plus jolis habits cette fois-ci, ceux qui font triompher le courage et la loyauté ; ceux pour qui une promesse demeure une promesse ; ces codes qui font ce que nous sommes, nourrissant à la fois notre complexité et nos incohérences.

*Et si, en fait, elle m'avait cherché depuis son réveil ?*

Je me relève et me dirige dans sa direction.

Le vent gonfle mon pauvre t-shirt et me donne l'impression de vivre la scène au ralenti. D'avancer mollement comme dans un rêve, heurté, parfois déséquilibré par la foule misérable. Des objets, que la vague ramasse depuis qu'elle déferle, atterrissent : des bancs, des bouteilles, des pneus, des palettes ; il y a même un kiosque entier qui se fracasse contre une voiture à un mètre de moi. Mais je l'ignore ; j'en fais abstraction ; uniquement guidé par cette personne qui me regarde. Je l'accoste. C'est elle. Sale, blessée et brisée. Mais c'est elle. Elle me reconnaît. Son visage exprime la joie. Dans ses yeux je lis qu'elle accepte désormais son destin, que ma présence va le rendre moins triste et lui donner davantage de cran pour l'affronter.

Je l'accepte également.

Une brusque douleur ventrale me plie en deux. La fille accompagne ma chute, gardant ma bouche en vue au cas où l'idée me vienne de parler. Je la regarde. Elle me regarde. Et nous entrons dans une sorte de bulle, que nous seuls pouvons partager. Toute ma pudeur, ma timidité et mes appréhensions s'envolent ; tous ces freins que je mettais dans ma vie s'écroulent. Et je lui dis que je l'aime. Que cette seule et unique



nuit où nous nous sommes côtoyés a suffi à me le faire savoir. Je lui déclare ressentir autant d'amour et de passion que si nous avions vécu un siècle. Je lui dis que peu importe l'endroit où va nous emmener cette vague, nous serons ensemble. Je ne la quitte pas des yeux et le répète une nouvelle fois : *je t'aime*.

Et ce sont les derniers mots que je prononce sur cette Terre.

Ses yeux s'embrument. Je sais qu'elle ne pourra pas répondre, que ses lèvres se contenteront de

remuer sans que rien n'en soit jamais délivré. Alors elle glisse ses doigts sur ma joue, et je comprends ; je reçois son message à travers son expression.

Et il ressemble au mien.

Puis le vent cesse de souffler. La lumière de briller.

Et nous restons là, nous tenant par la main, comme deux amoureux dans un bateau qui coule.

# Régulations

Rémi



Porte C, trente-sixième étage, appartement 343. C'est ici. Chez monsieur Zurawski. Quarante-trois ans, célibataire, je me dis que ce n'est pas plus mal pour un lundi, ça me facilite la tâche. Mon index percute la surface de la porte. Un bruit de frottement de pantoufles, suivi du cliquetis de la serrure, la porte s'ouvre et le voilà devant moi. Il lève un sourcil et je lève mon arme. À peine a-t-il le temps de faire un pas en arrière que son crâne explose. Le corps s'affale sur le dos, bras en croix. Le linoléum bon marché est couvert de sang, de morceaux de cervelle et de débris d'os. Ce n'est pas mon problème, l'équipe de nettoyage s'en occupera. Sur ce coup-là, ils ne sont pas malheureux, une moquette épaisse

aurait rendu le boulot bien plus fastidieux. Au moment où je m'apprête à tourner les talons, une image m'apparaît : une petite toile accrochée sous le tableau électrique, un bateau aux voiles éclatantes sur une mer turquoise. Je me retourne. Le tableau kitsch est bien

là, à hauteur des yeux, à droite de la porte. Je le regarde, perplexe. Comment est-il possible que cette image me soit apparue avant que je ne la voie, dans cet appartement où je n'ai jamais mis les pieds ?

Les trottoirs ne sont pas trop chargés ce matin, on peut quasiment y marcher sans bousculer ses voisins. Certains ont enlevé leur masque. L'air serait-il suffisamment respirable aujourd'hui ? Ma montre m'indique un



degré de pollution assez bas, une toxicité de l'ordre de l'acceptable. Je lève les yeux, et là-haut, entre les immeubles qui rivalisent de gigantisme, on pourrait presque voir le ciel. Dans un coin de ma tête trottent l'image de ce bateau et mon interrogation sur ce phénomène bizarre. En vérité, je n'ai jamais vu la mer.

Les bureaux de l'agence de régulation ne sont plus très loin. Sur le trottoir d'en face, la foule se condense : un véhicule jaune et bleu entrave la circulation piétonne. Dans leur combinaison aux couleurs de l'agence, deux membres du service de nettoyage ramassent un

corps déjà raidi. Un collègue a dû passer par là en allant au bureau. Plus grand monde ne se retourne sur ce genre d'événement et moi aussi je passe mon chemin jusqu'à la tour octogonale qui m'attend. Les immenses portes vitrées s'ouvrent automatiquement lorsque je m'en approche.



L'amphithéâtre peut contenir cinq cents personnes, je badge en entrant et me faufile jusqu'à l'une des dernières places libres. Je ne suis pas en avance, l'orateur commence son discours.

– Mesdames, Messieurs. Je vous



remercie de votre présence. Notre réunion mensuelle est fondamentale.

Tu parles, si on pouvait y échapper !

– Je ne doute pas que vous ayez tous pris connaissance de l'ordre du jour, cependant...

Ça y est, on est parti pour une demi-heure de baratin. Regardez-le, ce haut fonctionnaire propre sur lui... Complètement déconnecté du terrain.

– Avant de vous présenter les chiffres du mois, permettez-moi de revenir sur un point important que nous avons déjà évoqué : je vous rappelle que de nouveaux appareils ont été mis à votre disposition. Ils permettent une régulation propre et rapide. L'utilisation des armes à feu n'est pas encore proscrite, cependant elles ne doivent être utilisées que dans les cas de force majeure.

Quelle connerie, ces flingues à injection létale. Et si la cible est habillée chaudement, que la fléchette n'atteint pas la peau ? Et si elle nous attend ? Si elle-même est armée ? On aura l'air bien cons avec nos fusils à air comprimé.

– Par ailleurs, les interceptions doivent, si possible, être réalisées en l'absence de témoins. Ce n'est pas parce que le dernier référendum a validé la vague de régulation en cours que tous les citoyens sont prêts à être confrontés à vos interventions. De plus, la régulation

en pleine rue n'est autorisée que pour les cibles n'ayant pas de domicile fixe.

Putain, il radote, le vieux. Je regarde les collègues assis devant. La plupart des régulateurs présents font comme moi : un air concentré qui peine à masquer l'envie d'être ailleurs. Je n'ose pas jeter un œil à ma montre, j'imagine qu'on en a encore pour vingt minutes au moins. Effectivement, il continue sa litanie : le combat pour sauver la planète et l'espèce humaine, la déontologie, la légitimité de notre action, les choix démocratiques faits par le peuple du Continent...

Voilà, c'est terminé, on n'en parle plus, rendez-vous dans un mois. Avant de quitter le bâtiment, je dois encore passer au bureau de mon supérieur. Ça non plus ça ne va pas être un grand moment de plaisir, mais il faut bien montrer patte blanche pour pouvoir continuer à bosser. Je me tape les trois étages par les escaliers, remonte le couloir et frappe à sa porte.

– Bonjour chef !

– Cessez de m'appeler « chef », je vous ai déjà dit que c'est une pratique d'un autre temps. Asseyez-vous.

Le jour où il fera un sourire, promis, j'arrête de lui balancer des vannes. Cela dit, il a l'air tendu aujourd'hui, encore plus que d'habitude.

– J’espère que vous avez écouté avec attention le discours de notre Directeur.

– Oui.

– Et particulièrement ses rappels à l’ordre...

– Bien sûr.

Il se penche vers moi, pose ses coudes sur son bureau et joint le bout des doigts de ses deux mains. Je n’aime pas cette position, ça sent le rappel à l’ordre personnel.

– Vous êtes un bon agent, et vous le savez...

Avec un démarrage comme celui-là, je vais prendre cher. Sa bouche se pince et ses sourcils se froncent. Visiblement, il aimerait que je m’explique en premier, que je fasse amende honorable. Le silence s’installe et je commence à numéroter mes abattis. Au moment où ses doigts se décollent, j’ai l’impression qu’un film déjà vu défile sous mes yeux. Il va poser ses poings sur la table, oui, les poings se posent. Il va dire « *les consignes sont faites pour être respectées par tous* ».

– Les consignes sont faites pour être respectées par tous.

Les mots que nous prononçons ensuite résonnent dans ma tête comme l’écho d’une conversation tenue auparavant.

– Votre utilisation des armes à feu est abusive. Les dix-sept interventions que vous avez réalisées dans le mois ont toutes été faites avec votre colt 45.

– Sauf une.

– Oui, sauf une. Vous avez propulsé une de vos cibles sur les fils à haute tension en contrebas de la voie rapide B43.

– Mais c’est lui qui a sauté !

– Sous la menace de votre arme ! Et il a grillé en présence d’un public beaucoup trop nombreux !

Il s’adosse à son fauteuil, porte une main à son front et pousse un long soupir. Je jurerais que j’ai déjà vécu cette scène, au millimètre près. *Il va falloir vous ressaisir, et utiliser les nouveaux moyens mis à votre disposition.*

– Il va falloir vous ressaisir, et utiliser les nouveaux moyens mis à votre disposition.

Putain, mais c’est quoi ce délire ! Je frissonne.

– Je vais faire mon possible pour m’améliorer.

J’ai failli l’appeler « chef » encore une fois. Mais le temps n’est plus à la boutade, la sueur coule sur ma nuque. *J’espère bien ! Votre...*

– J’espère bien ! Votre liste pour le mois à venir est dans votre espace personnel. Faites en sorte que je n’ai pas à vous réexpliquer les consignes lors de notre prochaine entrevue.

– J’y travaillerai.

J’ai bégayé mes derniers mots. Je me lève, salue et sors du bureau. Les tours que me joue mon cerveau me font autant flipper que la menace qui pèse sur mes épaules.

Mon chef a dû apprécier de voir ma mine déconfite et mes jambes flageolantes. Moi, je m'en serais passé.



J'ai fait gras hier soir. Gras et arrosé, mon corps m'en veut. Je me traîne jusqu'à la salle de bains et constate que ma tronche ressemble à ce que je pouvais craindre : teint cireux, poches sous les yeux et regard bovin. Une douche, il me faut une douche. Je vire mon caleçon et mon t-shirt. Drôle de sensation lorsque l'eau tambourine sur ma peau, mes terminaisons nerveuses semblent lointaines.

Je tourne en rond dans mes douze mètres carrés, un breuvage à la main qu'on appellera café. On va dire que je suis réveillé. En tout cas, il faut que je me mette au boulot. Et si je ne veux pas finir sur la liste des cibles, vaudrait mieux que je fasse profil bas. Ça me gave, mais j'ai décidé d'essayer le nouveau joujou qu'on nous a filé.

Ça grouille de monde dans la rue. Sur le trottoir, un flux se forme dans chaque sens de circulation et tout le monde porte un masque respiratoire. Dans ce flot compact, il serait impossible de s'arrêter, ou même de ralentir. Les corps trop nombreux s'agglutinent, coudes à coudes, ventres à dos. Avec mon paquet dans les bras, je galère

comme un malheureux. Heureusement, étant donnée la densité de population, l'agence n'a pas de difficulté pour m'attribuer des cibles proches de chez moi. Dans quelques minutes, je sortirai du fleuve humain pour dépeupler une des termitières.

J'y suis. Trois brasses à travers la foule, quelques jurons échangés, et j'atteins l'entrée de l'immeuble. Déjà trempé de sueur, je m'attaque



à l'ascension des dix-sept étages qui me séparent de ma cible. Les escaliers puent la transpiration rance. À mi-distance, je m'arrête pour avaler la moitié de ma bouteille d'eau, mon corps est encore rancunier de mes abus de la veille.

Me voici face à la porte. Je dégaine mon ridicule flingue à fléchettes. Aurai-je autant de chance qu'hier ? Est-ce que le mec va

m'ouvrir sans difficulté ? Vu qu'il ne bosse pas, à cette heure, il devrait être seul. Mon doigt se pose sur la sonnette et le carillon retentit, à peine étouffé.

– Qui c'est ?

– Colixpress, un colis pour vous.

Dix secondes s'écoulaient sans un bruit, puis la porte s'ouvre sur une pièce vide. Je pénètre dans l'appartement, mon carton dans une main et mon gadget à fléchettes dans l'autre, planqué derrière. Soudain, le gars surgit, un flingue à la main. Direct il me met en joue.

– Tu croyais m'avoir si facilement ? Saloperie va ! C'est toi qui vas crever !

Juste avant qu'il ne fasse feu, je lui jette le paquet vide à la tête et plonge derrière le canapé en lui balançant une connerie de fléchette. Sa balle me chope à l'épaule et je tourne sur moi-même en touchant le sol. J'arrache mon colt 45 de mon futaal et vide mon chargeur dans sa direction à travers le faux cuir miteux. Dans le tonnerre et les flashes de lumière, le rembourrage s'envole. Plaqué au sol, j'entends ma cible qui chancelle et s'écroule. Sur le dossier du canapé, les impacts forment un dessin, une constellation que je pourrais reproduire les yeux fermés. Les fibres arrachées me sont familières, l'odeur de soufre mêlée au plastique brûlé se rappelle à moi. Je me lève. Dans l'air saturé d'électricité, la

fumée porte des particules synthétiques et je devine l'évolution de chaque volute, sûr de les avoir déjà vues. Je ferme les yeux et je vois, avachi, le corps désarticulé du mec, plusieurs impacts au torse, un autre au bassin et le dernier qui lui a emporté la moitié du visage. J'ouvre les yeux, il est là, exactement semblable à ma vision. Je porte ma main à mon épaule, constate que je peux bouger le bras blessé ; une confirmation, il n'aurait pas pu en être autrement. Je regarde l'appartement, son mobilier, les bibelots à la con, la tasse à côté de l'évier, les doubles rideaux sales... Rien de nouveau, que du connu, comme si je vivais là. Je me frappe le front du plat de la main, me frotte le visage et grimace autant de douleur que de terreur. Et ça aussi, je le revis pour la énième fois.

Je m'enfuis, laissant la porte ouverte. Je m'engage dans les escaliers et j'entends les cris aigus qui résonnent dans le couloir et dans ma tête. Les taches sur les murs, l'odeur de bouffe au deuxième, les mégots au sol au septième, mon lacet défait qui danse sur ma chaussure gauche... tout ça n'est que la répétition d'une dégringolade, une putain de répétition, une répétition encore et encore dans ma tête. Je m'arrête, haletant. Et puis, au revers de mes paupières, je vois le sang qui dessine des arabesques sur la céramique blanche.



L'eau ruisselle sur mon corps, emportant des caillots, des croûtes séchées et du sang frais. J'ai vu ces tourbillons carmin autour de la bonde lorsque j'étais dans ce putain d'escalier, il y a moins d'une heure. Ma plaie à l'épaule est crade, la douleur irradie jusqu'entre les omoplates derrière, et jusqu'au plexus devant. Mais c'est pas ça qui m'inquiète, la blessure est superficielle. Ce qui me fait baliser, ce sont les images qui clignotent dans ma tête. Je vois la bouche de mon chef qui crache des injures, mon arme qui crache des balles, des têtes qui éclatent, du sang qui gicle sur les murs, des fractales coagulées sur du carrelage blanc... Je sombre.

L'eau tombe en pluie sur mon corps affalé dans le receveur de la douche, j'ouvre les yeux. Fracassé, je me traîne jusqu'à la cuisine et me verse un verre d'alcool que je vide d'un trait. Les images continuent de défiler sous mon crâne, je crie en silence, les couleurs se mélangent, je me casse la gueule en restant debout. Je m'arrache les cheveux, serre les dents, me mords les lèvres, il faut que ça s'arrête.

J'écarquille les yeux : sur le plan de travail, le verre est plein. Peut-être que si je mange un morceau ? J'ouvre le frigo en tremblant, attrape un œuf qui m'échappe des

mains. Pendant la chute, je vois la tache, la flaque qui va surgir. Une espèce de tête de chien avec les oreilles dans le vent. Après l'impact, le cocker goguenard me nargue, avec des bouts de coquille autour. Cette fois-ci, je pousse un cri, pour de vrai. Il faut que je bouge, que je me barre.



Je me suis extrait de la ville. Il m'a fallu du temps, une errance de prémonitions et de déjà-vu. La souffrance à l'épaule, la douleur a rebondi dans mon cerveau pour créer de nouveaux chemins vers des images connues. Les yeux gonflés, j'ai atteint la limite du territoire autorisé. Devant moi, les clôtures, les barbelés et au loin, un mirador. Je sors la pince de dessous ma veste et je commence à cisailer. Souvenirs impossibles, chaque fil de fer sectionné l'a déjà été dans ma mémoire détraquée. L'alerte va être donnée, je le sais.

Je cours à travers la zone humide. Les insectes vrombissent, les herbes hautes me fouettent les jambes, les lapins détalent. Personne n'a jamais mis les pieds dans ce dernier refuge de quelques kilomètres carrés, mais moi je ne découvre pas le chant des oiseaux, les coassements des grenouilles et l'odeur du marais. Les aboiements me parviennent aux oreilles, ils ont lâché les chiens. J'aborde la dune,

des crocs plein la tête, des morsures à venir et du sable qui s'infiltré dans mes chaussures. Délicieuse sensation revécue du frottement des grains de silice entre mes orteils. Les gueules s'ouvrent et leurs dents déchirent ma peau. Je cours, je les entends qui se rapprochent. J'escalade la dune, atteins son sommet et m'arrête un instant. Face à moi, la mer. Je dévale la pente, trébuche, ils me menottent – me menotteront, m'ont menotté –, je me relève et mes pieds foulent maintenant le sable mouillé. Les

chiens me projettent au sol, ils vont me projeter au sol, ils me culbutent et me dévorent, je marche jusqu'à l'écume. Les vagues. Les crocs. L'onde apaisante, les morsures. J'avance. Le souffle du ressac dans ma tête, le fracas des rouleaux, le cliquetis d'un fusil que l'on arme. L'eau me lèche les mollets, je souris, je pleure. Je n'ai rien vécu et pourtant j'ai déjà tout vu.

À l'horizon, sur l'eau turquoise danse un voilier impossible.



# Mignonne, allons voir...

Kamin Arada



Deux hectares de parc. Un calme absolu. Un personnel qualifié. Pour ses soixante résidents, *Le Nid* offre les conditions les plus douces pour finir. *Le Nid*, c'est aussi un produit financier performant pour investisseurs frileux. Ce fut enfin le cadre des derniers jours de Gaston D.



C'était un calme, Gaston. Des journées réglées, peu de mots, guère d'émotion. Il attendait la mort, comme tous les autres pensionnaires, mais sans agitation. Dire « avec philosophie » serait exagéré. Avec docilité serait plus juste. Du reste, il connaissait l'acception première de ce mot : disponibilité à recevoir un enseignement. Il s'apprêtait donc à

recevoir son dernier professeur, sans crainte ni espérance.

Ses enfants l'avaient placé dans ce coin reculé de France pour deux raisons : le prix abordable, et la distance, précisément ; les huit-cents kilomètres les séparant de leur père suffisant à justifier la rareté des visites. Ce presque abandon ne trouvait pas sa source dans un manque d'amour ou de piété filiale, mais ses enfants n'avaient jamais eu de rapports très familiers avec ce taiseux ; personnage pourtant bonhomme, mais sans être chaleureux. Poli, sans être affable. Il fut un père bienveillant mais peu affectueux. Cette mesure dans son comportement signa l'ensemble de son existence : ouvrier appliqué mais sans zèle, époux prévenant

mais dénué de romantisme, voisin respectueux mais mutique. Lui-même ne fut jamais en rien affecté par la distance imposée, s'accommodant très bien de sa solitude que perturbaient à peine les merles croisés durant ses promenades quotidiennes dans le parc.

Ce fut lors de l'un de ces tours, un lundi, près du grand mélèze, qu'il la vit pour la première fois. Il aurait pu l'ignorer si elle ne l'avait littéralement agrippé par le regard. Elle était seule, enfoncée dans sa poussette, sans aucun adulte alentour. Quiconque, passant devant cette très jeune enfant en poussette, se serait inquiété de la voir ainsi délaissée. Pas Gaston. Il embrassa bien d'un regard circulaire et rapide ce coin du parc, mais sans inquiétude. Une enfant abandonnée sur les bords d'une allée, ce n'est pas un départ de feu. En revanche, ce qui le bouleversa – non, l'émut... non, le retint – furent ces deux grands yeux noirs fixés sur lui. Constatant qu'elle ne pleurait pas, et qu'elle semblait ne manquer de rien, si ce n'est de la présence d'un parent qui ne tarderait sans doute pas, il reprit sa marche.



Le lendemain, à l'approche du grand mélèze, il vit sortir en trombe des fourrés une gamine de quatre ou cinq ans. Dès qu'elle aperçut Gaston, elle se figea au

centre de l'allée, le regard tendu vers lui. Gaston s'approcha et reconnut sans l'ombre d'un doute le bébé de la veille. Non pas une sœur, mais bien la même enfant. Il en eut aussitôt la conviction, à la vue de ces yeux noirs, si remarquables. Bien qu'assez remué tout de même, Gaston la dépassa en bougonnant, comme pour lui-même, de la voix enrouée et rocailleuse de ceux qui parlent peu : « Ben dis donc t'as bien grandi, toi ! » Et il continua son chemin sans attendre de réponse.

Le mercredi, l'expérience se renouvela. Mais cette fois, assise sur le banc du grand mélèze, une fillette d'une dizaine d'années suivait sa progression. Parvenu à sa hauteur, Gaston plongea son regard dans celui de l'enfant et, comme il s'y attendait, retrouva dans ses traits le bébé de l'avant-veille. Il s'assit à ses côtés, en silence. La petite fille ne le quittait pas des yeux. Il lui dit alors : « Dis-moi un peu, qu'est-ce qui te fait grandir si vite ? » Elle lui répondit, dans un haussement d'épaules : « Bah, c'est toi, pardi ! » et elle fila à travers les bruyères. Gaston, resté seul sur le banc, secoua sa grosse tête couverte de cheveux blancs, se leva, et reprit le cours tranquille de sa marche.

Vint le jeudi. Une adolescente se tenait sur le même banc, sous le même grand mélèze, avec les

mêmes yeux noirs. Gaston ne s'assit pas, mais se pencha vers elle.

« Et pourquoi ce serait de ma faute, à moi, si tu grandis si vite ?

– Ben, parce que je suis ta mort, tiens ! »

La jeune fille ne quittait pas Gaston de ses grands yeux de chouette.

Celui-ci frotta le revers de sa main contre les poils drus de sa joue. Il hésita un instant, puis continua son chemin.

Le vendredi, la gamine, qui avait à présent une vingtaine d'années, attendait Gaston sur son banc.

Calmement, Gaston se posa à ses côtés.

« Tu comptes m'emporter quand tu auras quel âge ?

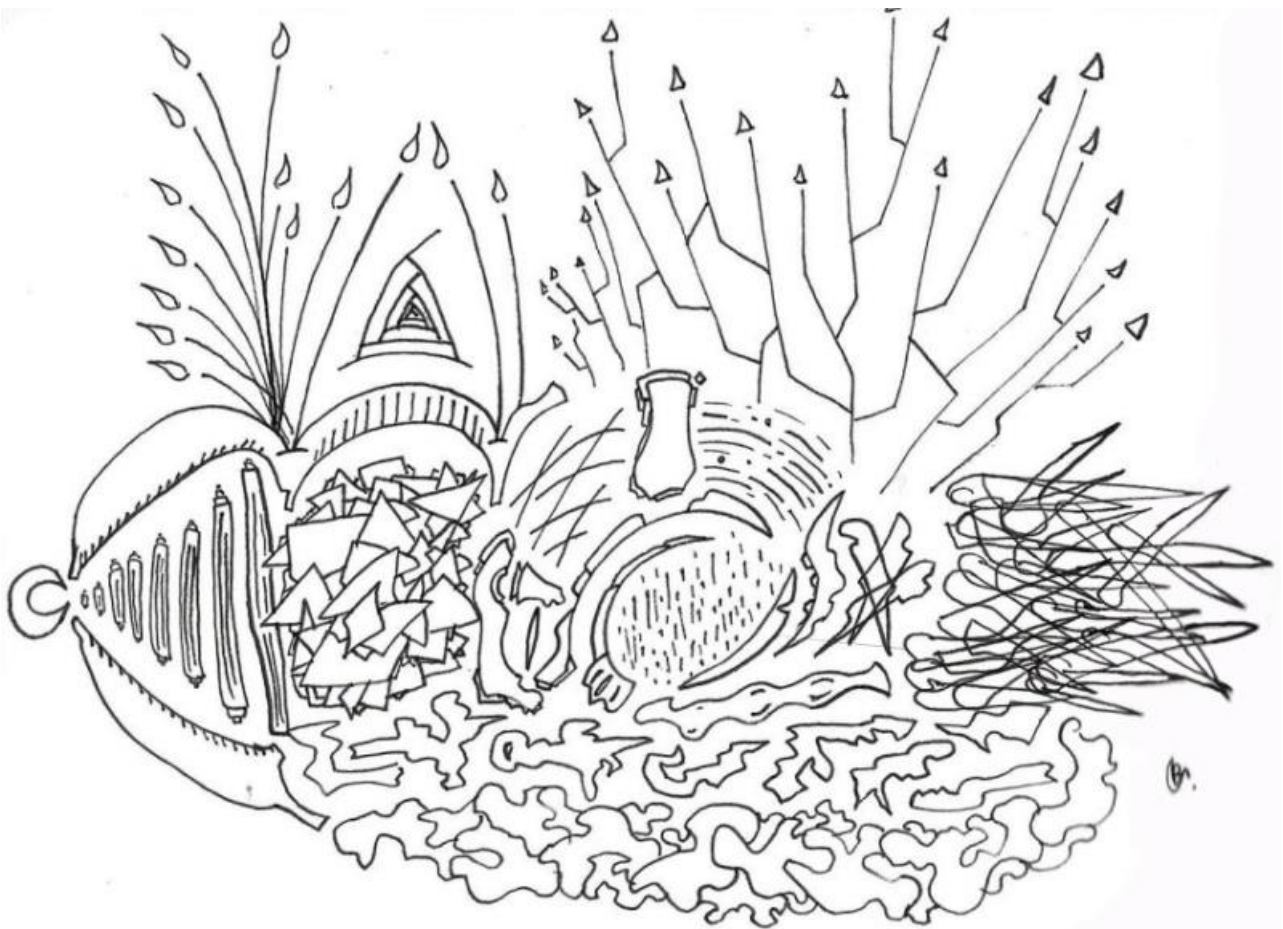
– Quand je serai prête.

– Et moi ? Ce ne serait pas plutôt à moi de dire ça ? De vouloir passer l'arme à gauche quand JE serai prêt ?

– C'est que... ça ne marche pas comme ça.

– Et, dis-moi... c'est comme ça pour tout le monde ? Chacun fait la rencontre de sa mort avant de partir ?

– Oui, mais les gens sont toujours trop occupés pour la voir, ou ne



veulent pas l'admettre. Toi, tu es différent. Ou moi, peut-être... »

Le chant des merles occupa, seul, l'espace sonore pendant un court instant.

D'une voix fragile, la demoiselle relança la conversation.

« Et... tu m'aimes bien ?

— Mais oui, t'es bien mignonne. »


Gaston réalisa qu'il venait de complimenter sa propre mort. « Bien mignonne » ! À cette réflexion, il laissa échapper un petit rire, qui se révéla contagieux car la jeune femme pouffa à son tour. Puis ce fut un fou rire général et les deux en pleurèrent. Chez Gaston, les convulsions se muèrent dououreusement en une quinte de toux forte et grasse, couvrant à peine le rire léger de sa voisine. Reprenant peu à peu son calme, Gaston se frotta la joue et prit

congé. Le samedi, il n'eut pas la force de sortir. Il avait passé une nuit terrible à lutter contre cette toux persistante qui lui dévorait les bronches. Il passa la journée au lit, le regard perdu au plafond. Alors qu'un froid de roche s'emparait de son corps, le souvenir de deux iris noirs, brillants, ardents, incandescents, réchauffait son âme.

Le dimanche, un jardinier trouva le corps sans vie de Gaston, près du grand mélèze. Trois jours plus tard eut lieu la levée du corps. Lorsque ses enfants vinrent rendre un dernier hommage à leur père, ils ne le reconnurent qu'à peine. Gaston reposait, léger, un sourire merveilleux sur le visage. Dans cette expression bienheureuse, il avait tout d'un homme aimable, affectueux, zélé, romantique.

# Liste des thèmes

*Alea jacta est, incipit fabula* 

Déjà-vu 

Ligne de fuite 

←←← À rebours

..... Douze secondes



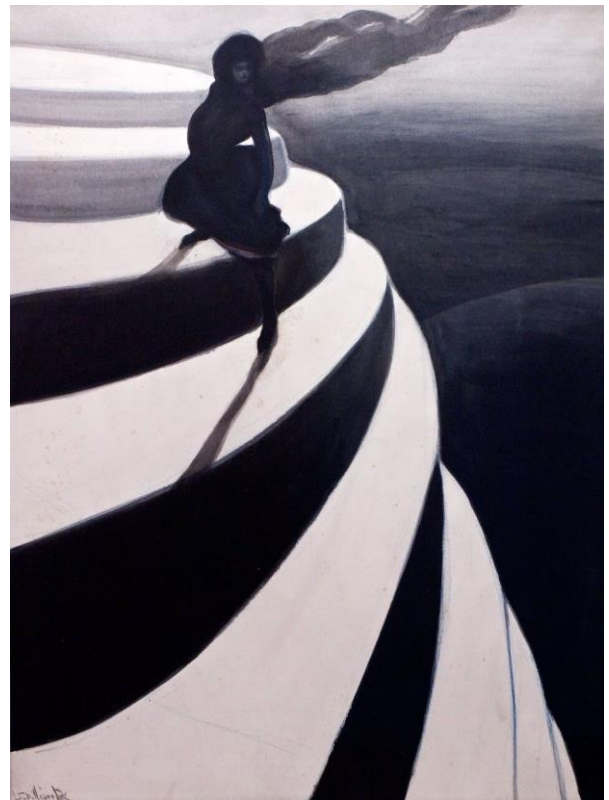
"Cerveau n.m. Appareil avec lequel nous pensons que nous pensons"

***mais aussi...***

J'ai oublié de te dire

"Entre ce que je pense, ce que je veux dire, ce que je crois dire, ce que je dis, ce que vous voulez entendre, ce que vous entendez, ce que vous croyez en comprendre, ce que vous voulez comprendre, et ce que vous comprenez, il y a au moins neuf possibilités de ne pas se comprendre."

Bernard Werber



*Vertigo*, de Léon Spilliaert

# Jeu

## Les mots valises

Parfois, lorsque  
deux molécules se  
rencontrent, elles en  
forment une troisième.  
Le fruit de cette union est  
quelque chose de différent.

Nos auteurs ont fait se rencontrer  
des mots à l'aide de syllabes communes,  
faisant apparaître de toutes nouvelles  
définitions. Il ne vous reste plus qu'à découvrir  
le résultat de ces expériences linguistiques.

**Abracadabrailler :**

Lancer des maléfices et sortilèges en hurlant.

(LeMargoulin)

**Célébriété :**

Tendances alcooliques consécutives à la découverte brutale des affres de la célébrité.

(Meilhac)

**Macadamnésie :**

Retour réussi à la nature.

(gage)

**Plantigraduation :**

Échelle allant de 0 à 1000 caractérisant le nombre de pattes d'une espèce.

(Zagréos)

**Lippaugramme :**

Opération de chirurgie esthétique qui consiste à augmenter l'épaisseur de lèvre ou lippe de quelques grammes.

(Pinokio)

**Hostîles :**

Archipel dangereux.

(LeMargoulin)

**Carnettoyant :**

Petit livre bien pratique pour faire le ménage.

(tim gab)

**Portraître :**

Selfie infidèle.

(gage)

**Immobilievre :**

Se dit d'un achat fait dans l'urgence, de peur de se faire poser un lapin par le vendeur.

(Corsaire)

**Caféinowomanocry :**

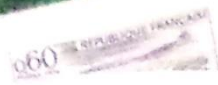
Fan de Bob Marley accro au sombre breuvage.

(Chouc)

**Didascaliberté :**

Petit texte placé dans les grandes déclarations pour aider les gens à se sentir libres dans leur tête.

(tim gab)



# Du côté de la reprographie

Pour cette édition du *Mammoth  
Éclairé*, nous avons choisi de  
vous offrir une interview à  
géométrie variable :

vinzWallbreaker et WEG croisent  
leurs regards sur les différentes formes  
d'art et la façon dont elles nourrissent  
leur écriture.

Un bien bel éclairage sur la création.

# vinzWallbreaker

## WEG

### *L'interview*

**Vous êtes tous les deux sensibles aux diverses facettes de l'art. Pourriez-vous nous présenter vos expériences musicales, graphiques, littéraires ?**

V : Le dessin a été la base de mon expression – comme pour tous les gamins, mais j'ai pas lâché le morceau en grandissant. C'est ma formation de base – graphiste/maquettiste – et elle m'a permis d'avoir un boulot. J'ai exercé pendant treize ans et le côté créatif me plaisait : mettre en page des magazines en intégrant des contraintes iconographiques, des formats disparates pour obtenir un rendu agréable. Et j'ai fait les couvertures tous les mois : dessin, montage photo... Mais bizarrement c'est pas avec les arts plastiques que j'ai trouvé comment m'exprimer le mieux ; le dessin demande deux choses contradictoires : avoir l'idée et faire un croquis puis finaliser. C'est cette partie technique qui m'amuse le moins.

Dans la musique, avec ma basse, je réussis à faire les deux en même temps sans perdre le feeling. Je participe à un groupe principal de rock progressif (Far From Your Sun), un deuxième (dbpm experience) en électro (basse/batterie, sans sample ni synthés) et un troisième atypique avec trois bassistes plus un batteur pour tenter de faire de l'électropunk. La plupart des morceaux que j'ai construits en solo, c'est à 75 % de l'impro avec des imperfections mais qui gardent la spontanéité. J'ai l'impression de ne plus penser, comme en « état de grâce », quand les notes sortent et que les choses se font sans penser à pourquoi, comment. L'instant est là. Ensuite, je peux retoucher un peu mais pas « refaire ».

Le côté technique me rebute, comme si c'était pour normaliser, pour correspondre à ce que les gens attendent.

Lorsque j'écris, je sens que je peux bouger des trucs sans dénaturer la spontanéité initiale. Retoucher me gêne beaucoup moins. Et si j'extériorise ce qui ne me plaît pas dans des musiques sombres, ce n'est pas la même chose lorsque je prends la plume.

L'écriture est venue en dernier, je me suis lancé en 2008, suite à une lecture d'une nouvelle de Lovecraft (*Prisonnier des pharaons*). Mon premier texte long, *les Amazones de Magh*, c'est parti d'une scène que j'avais écrite en 2010 sans aucune volonté d'en faire quelque chose et que j'ai relue par hasard et poursuivie. J'ai enquillé et je me suis arrêté 400 pages après : sans plan, sans ligne directrice, complètement à l'arrache. Je suis quelqu'un de très concis normalement ; là, je me suis dit « je vais me faire les dents ». Et c'est grâce au MDE que je suis allé au bout des *Amazones de Magh* : j'ai eu des retours positifs, je me suis dit : je ne peux plus m'arrêter, j'ai des lecteurs qui attendent la suite, je peux pas les décevoir, les laisser en plan.

La première phase de relecture est faite et j'attends d'avoir plus avancé le deuxième tome pour me lancer auprès des éditeurs.

W : Alors c'est marrant parce que ce qui m'a poussé vers l'écriture ce sont justement quelques expériences artistiques qui n'ont presque rien à voir avec la littérature. J'ai toujours été beaucoup plus sensible au cinéma, à la musique, aux jeux vidéos, à la peinture qu'à la littérature, et c'est encore le cas aujourd'hui, peut-être même plus qu'avant. Je ne dis pas qu'aucun écrivain n'a réussi à me toucher, au contraire il y en a plein, genre, vraiment plein, parfois même jusqu'à atteindre ce vertige où tu arrêtes ta lecture parce que t'es à la fois parcouru de frissons d'excitation tellement ce que t'as entre les mains est génial mais que tu déprimes aussi à mort parce que t'as cette certitude qui s'immisce en toi que tu ne pourras jamais faire aussi bien. Donc le problème ce n'est pas que je sois insensible à la littérature, mais que j'ai une vision très personnelle de comment je souhaite écrire et qu'elle ne correspond à rien de ce que j'ai pu lire. Par contre je retrouve cette vision dans d'autres formats, chez d'autres artistes, et donc je construis à partir de

cela, au final ça donne des trucs essentiellement visuels et sensoriels, où l'univers est fondamental et les personnages relégués au second plan. Je sais que ça peut paraître contrelogique de raconter une histoire ainsi, mais quelqu'un (Hidetaka Miyazaki, le directeur de la série des *Dark Souls*) a dit un jour ça : « *a well designed world could tell its story in silence* » [NDLR : traduction : un monde bien construit pourrait raconter son histoire en silence], et ouais, je suis vachement d'accord.

Sinon en dehors de mes textes j'ai collaboré avec un illustrateur sur un manga en tant que scénariste, l'expérience était cool, même si la maison qui nous éditait a coulé précocement, RIP. J'ai aussi bossé sur un album de musique en tant que parolier, un truc fort électro sur une robotte qui fait la révolution.



**Alley, WEG, 2017**

**Lorsque tu écris, quel est ton rapport au « visuel » ? As-tu systématiquement des images précises de ce que tu veux transmettre ? Fais-tu parfois des croquis, des dessins, des photos... qui nourrissent l'écriture ? La mise en forme de l'écrit doit-elle aussi participer de la création ?**

V : Une grande partie des images, j'arrive à les visionner. Les images fortes se créent pendant l'écriture, mais je ne veux pas les figer : je préfère écrire en gardant du flou pour que le lecteur s'imprègne à sa façon, qu'il construise son monde en fonction de son vécu, je laisse une liberté d'interprétation.

Ce qui est marrant, c'est que je suis plus capable d'illustrer quelque chose que j'ai écrit que de le dessiner au départ. Cela dit, pour mes *Amazones de Magh*, je ne fais pas un texte illustré, je m'occuperai de la couverture – mon amazone sera de dos si jamais je la représente – éventuellement je proposerai une carte pour donner une idée du périple (fidèle à la grande tradition de l'Heroic Fantasy).

Concernant la mise en forme des mots sur la page, je pense qu'elle devient utile lorsque ce que l'on écrit n'est pas assez fort pour faire passer exactement le message que l'on veut transmettre. Dans un nouveau projet très particulier, je me vois dans

W : Quand je veux décrire un endroit et que je n'arrive pas assez bien à l'imaginer, je pars sur Google Images, je tape le truc en question, et je cherche des photos qui me parlent. Qui me parlent, c'est-à-dire que je peux projeter ma sensibilité à l'intérieur, en me disant que si je me trouvais dedans là tout de suite, qu'est-ce qui capterait mon regard, à quoi est-ce que je penserais, qu'est-ce que j'aurais envie de faire, qu'est-ce que je ressentirais... et puis essayer de le traduire avec des mots. Pas la courbure du pont ou la couleur des briques sur le toit, enfin si quand même mais pas que, insister sur la vie qui se dégage de ces petits détails, Tarkovsky disait que « le poète est un homme qui a l'imagination et la psychologie d'un enfant. Sa perception du monde est immédiate,

l'obligation de le faire à un moment où le personnage est complètement déboussolé. Je dois casser les codes et adopter une mise en page très particulière. Écrire des mots sans queue ni tête n'est pas suffisant : je vais casser les habitudes avec des mots plus forts, plus tordus, qui se chevauchent... sortir de la rationalité. Ce sera dans un moment où le perso est perdu entre conscience et inconscience. Je vais faire le truc de façon un peu dada pour évoluer depuis le décousu, l'incohérent, jusqu'à la prise de conscience. Il ne doit plus y avoir un mot qui arrive en premier, on ne doit plus savoir où l'on en est. La mise en page du texte peut alors aider à transcender le message. L'émotion ne serait pas aussi bien rendue qu'avec la bousculade de la forme.

quelles que soient les idées qu'il peut en avoir. Autrement dit, il ne "décrit" pas le monde, il le découvre ». Et je suis bien d'accord avec ça, surtout depuis que j'ai lu Kerouac (y a plein de trucs contestables dans la prose spontanée qu'il défend, mais pas ce rapport au présent), donc j'essaie de saisir l'instant, de me projeter complètement dedans pour en ressortir l'image, mais pas l'image dans sa définition commune. Si je devais l'expliquer ce serait comme peindre avec de la musique, la musique est immatérielle mais on la ressent. Ce genre d'images.

**D'un point de vue du rythme et de la musicalité du texte, est-ce que tu écoutes une musique particulière pour écrire ? Est-ce que la musicalité de l'écrit a une importance particulière pour toi ?**

V : Techniquement, je n'essaie pas de faire en sorte que les mots eux-mêmes aient une musicalité, et c'est pas le truc que je ferais, du moins pas consciemment. Le

W : Le jazz c'est bien, le jazz c'est la vie. Est-ce que t'as maté le *Birdman* d'Inárritu ? Putain la claque que je me suis prise quand je suis parti le voir, ce rythme, cette énergie, cette frénésie, ce souffle, c'était du cinéma purement construit sur un rythme de free jazz, et

principal, c'est le fond, et la forme ne doit pas passer dessus, paradoxal pour un graphiste. Les très belles phrases super travaillées me rappellent les solos de guitare où le mec se fait plaisir mais qui n'apportent pas grand-chose du point de vue général. Par contre, du rythme dans le texte oui : chapitres courts pour de l'action et chapitres plus longs pour les moments posés. Les chapitres courts entraînent, donnent à lire d'une traite, avec du suspense à la fin de chaque chapitre (à lire absolument un maître dans cet art : Maxime Chattam, des thrillers qu'on dévore jusqu'à 3h du mat').

Le rythme des phrases aussi est important : phrase courte sans adjectif inutile pour une scène de bataille, de combat ou une scène rapide. Dans la mêlée : on ne pense plus, on réagit, ça doit aller vite, sans parler de ressenti je ne crois pas au personnage qui pense

ça laissait une impression d'impro tellement brute et vivante que c'en était glorieusement fabuleux (je kiffe ce film, ha ha). Après ce qui est pratique avec le free jazz c'est que le spectre est extrêmement large, donc faut pas toujours « que ça pète », par exemple dans *Soliloquies pour la ville insomnie*, j'ai ce personnage de fée sur sa chaise roulante qui s'installe chaque soir sur son balcon pour jouer de la trompette, donc il me fallait un solo de trompette à la fois mélancolique mais qui sonne aussi comme un cri vu que le texte se passe à Hong Kong et que la mégalopole est tellement immense et bruyante que personne ne l'entend, il fallait donc greffer autre chose à ce solo de trompette, puis je suis tombé sur ce morceau qui était exactement ce que je cherchais, et à partir de ça j'ai pu construire l'atmosphère de *Soliloquies*, du clair-obscur tout le long comme deux musiciens qui improvisent sur le moment au gré de leur humeur. Sinon pour revenir à la question j'écris avec du jazz en arrière-fond, comme ça je comble les hésitations en tapotant mon stylo sur le papier comme un batteur. Et oui la musicalité de l'écrit c'est important, d'ailleurs ce n'est pas qu'une question de choix des mots ou de rimes, mais il y a aussi la ponctuation et la mise en page qui sont essentielles. Enlever des virgules pour accélérer le débit ça marche bien quand il s'agit de transmettre un sentiment de frénésie (c'était le

dans un cas comme ça, il réagit, point barre. Avant ou après, on plante le décor, les pensées... Dans un rêve, on en met partout, des fausses pistes, des incohérences, on prend le temps, les phrases s'allongent.

*V : « Ma culture musicale est bien plus vaste que ma culture littéraire. »*

principe de [ ] [NDLR : cliquez pour lire ce texte]), éclater la mise en page pour laisser de l'espace entre les phrases ça permet de ralentir le flot, chaque phrase devient comme un petit ilot indépendant, qui peut exposer son image avec le minimum de perturbation possible (et là c'est marrant puisqu'il s'agit de peindre avec des silences, ce qui nous renvoie à la citation de Miyazaki dans la première réponse, écrire des silences c'est ne rien dire et laisser le monde s'exprimer de son plein gré, ce qui nous renvoie à la citation de Tarkovski, ne pas décrire mais découvrir, même pas le « show don't tell » [NDLR : « N'expliquez pas, montrez »] comme on conseille souvent, juste *feel* et le reste s'impose de lui-même, c'est cette vérité-là qui est la plus fragile et la plus précieuse). [NDLR : Pour d'autres exemples de mises en page élaborées, voir aussi *L'irrequiem* aux éditions YBY.]

**Concernant le « style » – un mot qui ne signifie pas grand-chose et qui en évoque tellement ! –, tes textes se nourrissent-ils de ce que tu apprécies musicalement ? Tes textes ont-ils des influences rock, jazz, blues... ?**

V : Au début je n'avais pas besoin de musique pour écrire. Aujourd'hui, c'est une espèce de béquille indispensable. J'ai une bibliothèque musicale pour illustrer tout type d'ambiance. Une fois que la musique est là, ça part tout seul. Scène de rêve : des trucs éthérés, aériens (Dead Can Dance, Irfan, Rajna...) impalpables, scène de combat : Albannach ou

Wardruna (pêchu, martial), Anilah et Fordom pour la dimension chamanique et mystique...

La plupart des musiques écoutées sont instrumentales ou dans des langues que je ne capte pas, par contre, je n'écoute pas de BO en écrivant, elles sont par trop rattachées aux images des films.

W : C'est dur de répondre à ce genre de question, parce que dans l'idéal chaque texte, en fonction de son esthétique, ira puiser dans tel ou tel genre musical, parfois même de paragraphe en paragraphe ça peut changer. Le choix est tellement large qu'il serait con de se restreindre sur un truc (oui, même toi free jazz, même toi). Je veux dire, la musique classique t'offre une finesse que tu ne trouveras nulle part ailleurs, le breakcore c'est complètement l'inverse, mais du coup c'est parfait pour un texte « what the fuck » (c'était le principe d'*Olom Slodom plop Gromlodom*, archibreakcore dans sa construction). Donc face à cela je n'ai qu'une question qui devrait s'imposer à moi, c'est : quel effet je veux induire avec mon texte ? Puis : quel genre de musique transmet le mieux cela ? Alors j'écoute des morceaux de ce genre-là, et j'essaie de transposer leur squelette à mon histoire. Prenons un exemple simpliste, disons que j'ai une histoire à chute, le truc bien traditionnel avec une longue phase d'exposition et puis boom foire à la saucisse. Au début, je vais chercher à anesthésier le lecteur, commencer avec des descriptions contemplatives, de longues phrases au style soutenu pour planter lentement le décor, et après, petit à petit, introduire quelques éléments qui font monter la tension, jusqu'à ce que ça explose d'un coup, POUF ! Si je veux ça, j'irai plutôt piocher du côté postrock, parce qu'il y a plein de morceaux construits comme ça et qui transmettent exactement ça. Si je veux autre chose, j'irai prendre autre chose. Mais en vrai ça se passe rarement comme ça, parce que généralement mon approche ça reste quand même d'écrire d'abord et de réfléchir après, ce qui implique assez souvent de partir dans tous les sens, parce que d'un paragraphe à un autre je vais vouloir changer complètement le ton et le rythme du texte (l'instant, toujours dans l'instant, alors forcément).

Donc, si je vois que la composition finale est imbuvable, je vais procéder comme énoncé plus haut dans la réponse et reconstruire le gloubiboulga en quelque chose de moins spontané et de plus travaillé. Mais si ça passe, hey, ça passe !



**Enter the Crack - Abnormal Remains, vinzWallbreaker, 2017**

**Désolé, mais cette question rejoint la précédente : ta façon d'écrire est-elle influencée, se rapproche-t-elle de tes goûts en matière d'art plastique ? Ton écriture est-elle d'une certaine façon impressionniste, expressionniste, dada, surréaliste, cubiste... ?**

W : J'aime bien cette expression d'« Every frame a painting », lorsqu'on parle de cinéma ou de film d'animation, car il y a cette notion de temporalité qui s'ajoute à l'image, et lui offre une toute nouvelle dimension. D'un coup ça devient libre, ça grouille, c'est vivant, lorsqu'on rate un détail on le rate pour de bon, à moins de rembobiner la pellicule. L'écriture ce n'est pas exactement ça, à mon avis, mais elle se situe plutôt entre les deux [tableau et film], de la même manière que la BD ou les mangas, il existe bien une temporalité puisqu'on « suit » une histoire, sauf que c'est par à-coups, de tableau en tableau (ou de .gif en .gif, tiens ?). Schématiquement, ce serait comme si le lecteur se promenait dans une expo au rythme des images (et dans une moindre mesure, à son propre rythme de lecture), au lieu de se laisser emporter par un bateau qui descend un fleuve (ça pour le coup c'est le spectateur, qui reste « passif »).

Sinon parfois je me fais des scripts pour m'aider à écrire, d'action en action, de réplique en réplique, histoire d'avoir le squelette narratif sous sa forme la plus minimaliste, et parfois je le garde même comme ça dans la « final cut ». Le monde au premier plan c'est bien et j'adore ça mais quand le choix ne s'impose pas ça peut vite se transformer en de la simple masturbation lyrique et c'est naaaaaaaaaaaaaazzzzzzze bouuuuuh ! Donc oui, parfois passer en mode théâtre avec juste un fond noir et les personnages qui parlent, qui s'expriment, qui réfléchissent (existentialisme coucou). Après, quand tout ce qui peut être dit avec des paroles et des gestes est dit, quand il n'y a plus rien à rajouter, alors le silence s'installe et le monde prend le relais, et c'est là où tu exploites l'image pour sublimer la pensée, et c'est là où le lecteur est le plus vulnérable, lorsqu'il est à la fois confronté aux névroses inhérentes à sa condition d'homme et à la beauté « ineffable » de ce monde. Quant à la question, impressionnisme, expressionnisme, surréalisme ? C'est comme pour la

réponse précédente : qu'est-ce qui fait la force de tel ou tel courant, et qui pourrait en faire la force de mon texte ?

V : Quand j'écris des nouvelles fantastiques, on pourrait trouver des influences comme Magritte ou Yves Tanguy : il y a là une part d'impossible, de rêve.

Quelques tableaux de Magritte sont très marquants : *Golconde* notamment, le tableau où il pleut des petits bonhommes droits comme des « i » sur un paysage quelconque ou encore *La Clairvoyance*, le tableau où il se représente en train de peindre un oiseau en regardant un œuf.

**Qu'est-ce qu'on n'a pas dit sur les rapports entre arts graphique, musical, manga, cinéma, danse, photo, BD, théâtre... que t'aimerais bien aborder ?**

V : On n'a pas trop parlé de cinéma ! Les films ne m'influencent pas directement, mais j'essaie d'avoir une écriture cinématographique : je suis la caméra qui filme le personnage avec les différents cadres. Je suis le caméraman ou même l'acteur pour vivre ce qui se passe dans le texte.

J'ai une culture de l'image, de l'illustration, et ma culture musicale est bien plus vaste que ma culture littéraire.

W : Pas grand-chose à rajouter, juste que pour tous ces arts, le terreau ça reste la sensibilité. Cultiver sa sensibilité c'est important, en d'autres termes : ne pas se restreindre à un seul format, ni à un seul genre, faire l'effort de comprendre l'intention de tel ou tel courant ou mode d'expression, pourquoi on aime et pourquoi on n'aime pas. Il n'existe pas de réponse toute prête, car chacun possède sa propre sensibilité, c'est essentiel ça. Donc la sensibilité ça se cultive, l'art ça se travaille. Voilà.

# Jeu

## La chanson sans fin

Ne vous est-il  
jamais arrivé de  
laisser vos pas vous  
guider à travers les chemins ?  
D'aller au hasard des routes  
et des carrefours pour arriver  
à votre destination ? Eh bien nos  
auteurs l'ont fait : ils se sont promenés  
dans leur répertoire de chansons, passant de  
l'une à l'autre lorsqu'elles se croisaient sur un mot.  
Venez donc voir où vous mènera  
cette balade musicale.

La p'tite Bill elle est **malade**,  
 comme quand ma mère sortait le **soir**  
 jusqu'au petit matin, petit **matin**  
 tout tranquille et serein. **Quelque chose**  
 vient de tomber **sur**  
 la planète France mais **j'ai**  
 eu tort je suis revenue dans cette **ville**  
 dont je te parlais, là **immobile**.  
 On a traversé **les semaines**  
 Madeleine elle aime **bien**,  
 c'était chouette, quand **on était**  
 beau, souvent quand on **souriait**,  
 puis il a plu sur cette **plage**  
 abandonnée, **coquillages**  
 vivants des **restaurants**,  
 on faisait que passer **devant** ;  
 une poupée qui fait « **maman** »  
 en faisant cette **chanson**  
 pour les gens qui sont loin.

(gage)



*La p'tite Bill elle est malade - Alain Souchon*  
*Je suis malade - Serge Lama*  
*La crise - les civils*  
*Il suffira d'un signe - Jean-Jacques Goldman*  
*Encore et encore - Francis Cabrel*  
*Jeune et con - Damien Saez*  
*Mon enfance - Barbara*  
*Voici la ville - Vincent Delerm*  
*Les chemins de traverse - Francis Cabrel*  
*Madeleine - Jacques Brel*  
*Chez Laurette - Michel Delpech*  
*On était beau - Louane*  
*Aline - Christophe*  
*La madrague - Brigitte Bardot*  
*On est si beau - Alain Souchon - Michel Jonasz*  
*Les vacances au bord de la mer - Michel Jonasz*  
*Je me suis fait tout petit - Georges Brassens*  
*Maman, Papa - Georges Brassens*  
*Chanson pour les gens qui sont loin - Michel Jonasz*

Il s'appelait Stewball. C'était un cheval blanc.  
Il était mon idole et moi, j'avais **dix ans**  
Je vais à l'école et j'entends  
De belles **paroles**  
et encore des paroles que tu sèmes au **vent**  
Hissez haut Santiano !  
Si Dieu veut toujours droit **devant**,  
Il n'y avait jamais de beau temps  
Dans ce pauvre paysage,  
Il n'y avait jamais de **printemps**,  
Pour ne pas vivre seul  
Je t'aime et je t'**attends**  
Tous ces gens qui se serrent dans leurs bras  
Sur leurs **cœurs**,  
C'est un épais coulis  
Ça me laisse le cul par terre.  
Autant de mièvrerie  
Nappée de crème pâtissière.

*(tim gab)*

*Ces gens-là - Jacques Brel*  
*L'oiseau et l'enfant - Marie Myriam*  
*L'air du vent - Laura Mayne*  
*Jamais je n'avouerai - Collectif*  
*Chanson pour l'Auvergnat - Georges Brassens*  
*Le vent nous portera - Noir Désir*

*Stewball - Hugues Aufray*  
*J'ai dix ans - Alain Souchon*  
*Paroles, paroles, paroles - Dalida*  
*Santiano - Hugues Aufray*  
*Le petit cheval - Georges Brassens*  
*Pour ne pas vivre seul - Dalida*  
*Je t'attends - Axelle Red*  
*Mon Cœur, Mon Amour - Anais*

Et puis il y a Frida  
qui est belle comme un **soleil**  
noir ; noire la misère, les hommes  
et la guerre qui **croient**  
sans malveillance, mais si dans **ton**  
cœur en **feu**  
de joie, toi l'Auvergnat  
quand tu mourras,  
quand le croqu'-mort t'**emportera**  
tout disparaîtra mais le vent nous  
portera.

*(Jonque)*



*L'Homme pressé - Noir Désir*

*Je rêvais d'un autre monde - Téléphone*

*Ma blonde - Renaud*

*J'veux du soleil - Au p'tit bonheur*

*Si maman si - France Gall*

*La vie par procuration - Jean-Jacques Goldman*

*J'accuse - Damien Saez*

*Quand on n'a que l'amour - Jacques Brel*

*Jour un - Louane*

*Allumer le feu - Johnny Hallyday*

*Encore un matin - Jean-Jacques Goldman*

La lune, reflétait par terre,  
comme une, comme une étoile de **mer-**  
**-ci** patron ! Merci patron !  
Quel bonheur de travailler pour **vous**  
C'est l'eau, c'est l'eau qui vous sépare,  
et vous laisse à **part-**  
**-tir** un jour, sans retour !  
Effacer, notre amour. Sans se **retourner**  
La tête, mon manège à moi c'est toi,  
je suis toujours à la **fête**  
Au village, les parents, les enfants,  
ont avalé leur potage. **Pour**  
Un flirt, avec toi, je ferai n'importe quoi !  
Pour un flirt, avec **toi**  
toi, mon doux, mon roi.  
Les papillons, en l'air ! Et  
Tu continues de parler !

*(ChoucrouteEstivale)*

Mes conneries proférées  
sont le destin du **monde**  
où la Terre serait ronde,  
où la Lune serait **blonde**  
et alors, j'aime ses cheveux d'or,  
comme un **soleil**  
j'veux faire danser **Maman**  
si tu voyais ma **vie**  
par procuration,  
devant son poste de **télévision**  
faut rentrer dans  
les farandoles de **ceux**  
-là dont l'unique combat  
est de chercher le **jour**  
un, amour numéro **un**  
mot d'amour **pour**  
aimer, maudire ou mépriser

*(LeMargoulin)*

*La Lune - Mano Solo*

*Merci patron - Les Charlots*

*Belle-Île-En-Mer, Marie Galante - Laurent Voulzy*

*Partir un jour - 2be3*

*Mon manège à moi - Edith Piaf*

*La fête au village - Les Musclés*

*Pour un flirt - Michel Delpech*

*Toi mon toit - Elli Medeiros*

*Palabra Mi Amor - Shaka Ponk*



# Coulée

## Barnacle



Ça fera deux jours demain. Je ne sais pas combien de temps je tiendrai, et ça m'est bien égal.

L'âme n'y était plus. Ni l'âme, ni le goût, ni l'envie, l'appétit, le désir. Mes compléments alimentaires, comme maman les appelle gentiment, me ruinaient mes repas et par là mes journées.

Prenez le petit déjeuner : je m'y nourrissais autant de café que de pilules, alors que depuis des années déjà, je voulais arrêter le café. Je ne le buvais plus que pour m'éveiller. Il me fallait une tasse pleine d'un trop-plein de noirceur pour me réveiller, j'en gardais de l'amertume toute la journée.

J'ai arrêté café et médicaments le matin.

Et pourquoi fallait-il que je me réveille aussi bien ? Pour expliquer aux mesdames et messieurs que j'étais à leur service, et comment pouvais-je les aider, et de les prier de patienter, et de me dire quels voyants clignotent, rien ne clignote ?

Trop souvent rien ne clignote.

J'ai arrêté le travail. Plus simple. Il n'y a plus le problème des médicaments lors de la pause déjeuner, plus besoin d'aller se cacher dans les toilettes pour les prendre. Je ne mange plus au travail, je ne prends plus les médicaments.

Ça fait du bien. Terriblement du bien. Maman râle, bien sûr, elle ne sait pas si c'est une très bonne idée d'avoir quitté mon emploi, est-ce

que je sais ce que je vais faire à la place ? Elle me soutient dit-elle, elle le répète mais, il faut bien qu'elle pose la question.

Mon avenir, je ne m'en préoccupe plus. Je lui en laisse la surprise.

Qu'est-ce que ça fait du bien, oui, ah ça, du grand bien. J'ai toujours détesté les médicaments du dîner, il y en a un qui est encore plus amer que mon café. Et c'est un repas terrible au départ, il faut y jouer le jeu avec maman, ma journée s'est bien passée, tout va bien, continuons à avancer. Puis retrouver ma chambre pour y contempler le mur, le constat : je n'ai rien fait de ma journée. Rien ne se fait de mes journées.

Parfois j'ouvre la fenêtre et je contemple la petite cour. Vers neuf heures du soir, la concierge passe récupérer une des couleurs de poubelles. Ça sera la rose ce soir, je crois.

Des gens passent par la cour, rentrent, sortent. Toujours pressés. Cette cour est moche. C'est ma seule vraie distraction.

Alors, continuer à vivre, non merci.

\*\*\*

Cela a fait trois jours hier. Maman ne se doute de rien mais m'a trouvé l'air pâlot. Il faudrait que je sorte, dit-elle. Est-ce que je cherche du travail ? Je grommelle,

elle remet ça à ce soir, part travailler.

L'appartement est tout à moi. J'ai été tenté par le balcon mais, vraiment, je me contente de la fenêtre sur la cour pour l'instant.

Il ne s'y passe presque rien, de jour. Pas mal de petites choses, aucune grande. Gens sortent, gens rentrent. Des pigeons passent. Vers onze heures, la concierge coince le facteur dans une conversation, près des poubelles.

Tout est près des poubelles, dans cette cour-là.

La poubelle mauve fuit depuis hier. Une petite boue stagne par en dessous, à l'ombre.

Sinon, rien de nouveau.

\*\*\*

Être décidé à mourir fait du bien, certainement. Oh, ça me tue, mais ça me fait du bien.

J'ai remplacé les médicaments par des Haribo, quand je pouvais. Parfois il faut me contenter de sucre en poudre. Mais c'est agréable. Tous mes repas ont un goût d'interdit, quand je croque un morceau de réglisse avant le poulet.

Maman dit qu'il me faut des protéines.

Elle me demande si je me sens vraiment bien. J'ai comme de la suie sous les yeux, dit-elle, et les mains qui tremblent. Est-ce que je dors bien ?



Crédit : Pink Sherbet Photography

Couverture générée aléatoirement par  
<http://www.omerpesquer.info/untitre/>

Est-ce qu'il ne faudrait pas retourner voir le docteur ?

Puis le repas se termine et il est moins impoli pour moi de ne pas répondre à ses questions en allant dans ma chambre. Ça m'embête un peu, quand même, de devoir encore plus lui mentir. Je mentais en prétendant que tout allait bien, avant, dans ma tête, et maintenant que c'est vrai, je ne peux pas partager mon bonheur.

Je meurs, maman, je meurs et c'est un soulagement.

La journée a même été intéressante.

La poubelle mauve ne fuyait pas en fait, c'était les canalisations dessous qui remontaient. Une mini-équipe de plombiers est passée s'en occuper. J'ai ouvert la fenêtre, pour l'odeur, dans l'espoir de pouvoir la respirer avec eux, mais ça n'a pas marché. Il a fallu que je me contente de les regarder travailler.

Il en reste un peu. Je ne suis pas sûr que ça soit vraiment bouché. Même, si on me demande, je dirais plutôt que c'est vexé.

Ça n'a pas aimé, je pense, qu'on tente de le boucher. Je peux comprendre ça.

On ne peut pas passer sa vie dans les tuyaux, parfois il faut aller s'échouer ailleurs.

\*\*\*

Je ne m'ennuie plus. J'ai de la compagnie.

Il y a, d'abord, la douleur qui me plombe les entrailles, surtout l'estomac, puis tout le chemin jusqu'à la sortie. Tout à l'heure, un bout de viande que je n'avais pas mangé est tombé dans les toilettes. Je me vide. Je crève. Tant mieux.

Ça fait du bien, enfin, de morfler. Depuis le temps que les pilules musellent tout ça, je peux enfin l'entendre, la sentir bouger.

Puis il y a la flaque. C'est une sacrée flaque, vraiment, bientôt (demain, j'espère) une inondation. La concierge n'apprécie pas trop, elle a sorti les bottes pour ne pas marcher dedans. Le facteur n'est pas resté longtemps, pas du tout.

Qu'est-ce que ça fait du bien quand ça coule enfin, vraiment.

\*\*\*

C'est idiot de ma part de rester ici. Maman a bien vu que mes ongles se tordaient sur eux-mêmes, et elle a poussé un cri quand mon nez est tombé dans le gaspacho. Elle va finir par ramener le docteur.

Demain, je crois.

Mais je ne peux pas partir. Il y a mon miroir en bas, qui s'afflasque toujours plus dans la cour. La concierge en avait jusqu'à la cuisse, au moment d'attraper la poubelle

jaune. Elle était vraiment pas contente, je l'ai jamais entendue rouspéter autant.

Les gens ne comprennent pas le bonheur quand il leur tombe dessus.

Je suis heureux, pleinement heureux. Il n'y en a plus pour longtemps. La flaque monte toujours un peu plus.

\*\*\*

Maman est coincée à l'appartement à cause de l'inondation. C'est vraiment le problème. Sinon tout va bien.

Le docteur s'est noyé. Je pense. Il a glissé et il est parti comme aspiré, n'est pas remonté.

Je ne vais pas mentir : ça m'arrange. Mais il reste maman sur mon dos, terrifiée parce que je me meurs devant elle. J'attends vivement que mes oreilles partent. Encore qu'elle ne parle plus tellement, c'est plus des balbutiements, des caresses horrifiées quand elle ose, beaucoup de regards terrifiés, qui me supplient de ne pas mourir.

Le coup des Haribo ne marche plus, elle s'est rendu compte. Forcément. Elle m'en veut mais ne le dit pas, elle ne comprend pas et le répète beaucoup.

J'attends la fin. Ça a fait deux semaines avant-hier. La souffrance est insupportable. Ça se comprend, je me meurs.

\*\*\*

La souffrance est insupportable.

Je n'ai plus beaucoup de corps, mais ce qui en reste me le fait savoir. Plus rien ne tombe, tout reste en place, ça m'inquiète un peu.

Je ne peux plus rejoindre la fenêtre.

J'ai entendu des bruits d'aspiration dans la cour tout à l'heure. Ça m'inquiète un peu.

\*\*\*

La cour a été nettoyée. Maman est affreusement soulagée. Le docteur a pu venir. Tout va bien, a-t-il dit, son état est stationnaire. Il s'en sortira.

Les médicaments ont repris. Maman me les refourgue à la cuillère, avec le reste du repas. C'est plus simple au mixeur. Je ne peux plus mâcher, ni même bouger vraiment.

D'un côté, je souffre beaucoup. Les médicaments n'y font rien. Mon corps est une cathédrale de la douleur. Beaucoup de vitraux brisés, peu de lumière.

De l'autre côté, je ne vais pas mourir. Je ne sais pas trop quoi en penser.

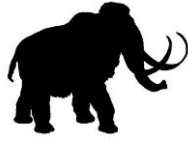
Je suis mitigé, je dirais.

# Jeu

## Les cent-milliards de poèmes

Le cercle  
des vers disparus,  
une ronde sans fin  
d'auteurs, s'échangeant des  
vers en ignorant tout du  
précédent, à l'exception de la rime.  
La recette est forcément inédite, nul  
ne peut en prévoir la saveur.

Que diriez-vous de goûter à notre poésie  
pour voir si elle vous enivrera ?



Mes mots forment la milice de mes sombres pensées

Tendre est la caresse de la lune glacée.

Éclats : cramoisie, l'aube irradie de rouge écarlate

Sursautant d'avoir été si disparate

Quel bric à vrac, un vrai futoir, c'est renversant

L'histoire s'écoule (c'est cool) dans un verre de sang.

Une odeur méphitique s'échappait du portique.

Ce personnage est flou, changeant comme l'élastique

Chacun danse au son de l'or trébuchant

Le joli nom d'oiseau s'envole à travers champs

S'en vont, s'en viennent, les navires voiles d'herbe

Les tombes fleuries me filent la gerbe.

***Dans l'ordre d'apparition : LeMargoulin, Ariane, Kerena, Miromensil, cyamme, LeMargoulin, tim gab, cyamme, LeMargoulin, Rémi, Ben.G, LeMargoulin.***

060 REPUBLIQUE FRANCAISE



# **L**a lecture du **Mamm**outh **Éclairé**

Si par une nuit d'hiver  
un voyageur

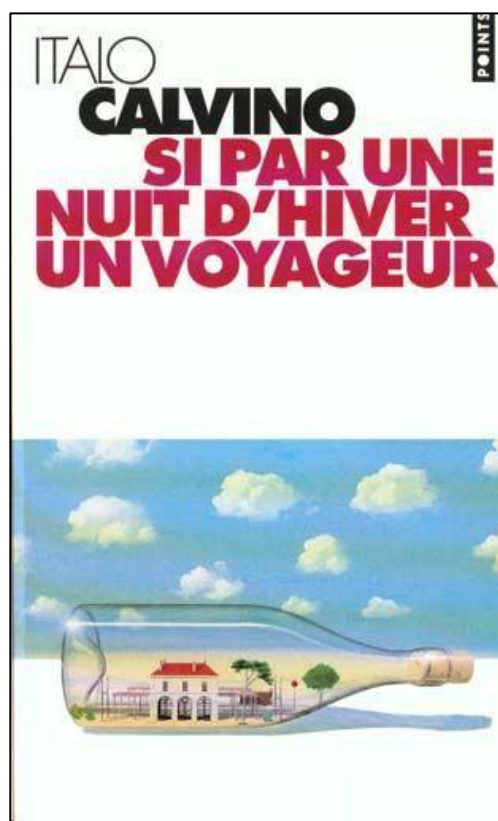
Italo Calvino

**I**magine, cher Lecteur, qu'à chaque fois que tu commences un livre, quelque chose t'empêche de le finir. Imagine si, dans ce dixième numéro du *Mammouth Éclairé*, nous n'avions proposé que le début de chacun des textes qui a été sélectionné.

C'est ce qui arrive au personnage principal de *Si par une nuit d'hiver un voyageur* : le Lecteur. Tout content de sortir de sa librairie préférée avec un bon livre, il se rend vite compte – et nous aussi, qui avons commencé le roman avec lui – que celui-ci n'est pas complet et que le début se répète encore et encore. Quand le lendemain il va à la librairie l'échanger, il découvre qu'il ne lisait finalement pas le livre qu'il avait voulu acheter. Surtout, il rencontre la Lectrice. Récupère son numéro, au cas où il y aurait un nouveau problème de livre ; et pour la revoir surtout.

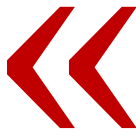
*Si par une nuit d'hiver un voyageur*, c'est onze histoires en une. Celle du Lecteur et de la Lectrice, évidemment, mais aussi dix débuts d'histoire, de livres commencés et jamais terminés. Cet entremêlement d'histoires, bien que frustrant (la suite ! On veut la suite !) nous perd un peu parfois, mais c'est pour mieux nous surprendre, et surtout il donne toute sa saveur au roman qui parle à

l'âme des lecteurs – la nôtre ! Les aventures du héros, souvent loufoques et absurdes, nous envoient dans un monde où les livres sont sacrés, même si ce n'est pas toujours pour ce qu'ils contiennent.



Car oui, en plus de tout ça – et de la belle écriture d'Italo Calvino –, ce qui se cache et se dévoile peu à peu, c'est une réflexion sur le roman et sur le statut de l'auteur et du lecteur. Pensez-vous, comme la Lectrice, qu'il ne faille jamais savoir comment sont fait les livres ?

Pas encore l'eau à la bouche ? Cet extrait devrait achever de vous convaincre de courir à la librairie ou à la bibliothèque la plus proche.



C'est un bon exemplaire, au moins ?

— Je vais vous dire : je n'en mets plus ma main au feu. Si les maisons d'édition les plus sérieuses font de pareilles bourdes, à qui voulez-vous qu'on se fie ? Je vous dis comme je l'ai dit à la demoiselle. Si vous avez encore un motif de réclamation, vous serez remboursé. Je ne peux pas faire plus.

La demoiselle, il te l'a montrée : la demoiselle. Elle est là, entre deux rayons de la librairie, elle cherche dans les *Penguin Modern Classics*, elle fait courir un doigt léger et résolu sur le dos des livres aubergine pâle. De grands yeux rapides, une carnation chaude et de bon pigment, un flot de cheveux riche, vaporeux.

Voici donc : la Lectrice fait son heureuse entrée dans ton champ visuel, Lecteur, ou plutôt dans le champ de ton attention, ou plutôt c'est toi qui es entré dans un champ magnétique dont tu ne peux fuir l'attraction. Ne perds pas de temps alors, tu disposes d'un bon sujet pour attaquer la conversation, un terrain commun, pense un peu, tu peux faire étalage de tes lectures vastes et variées, allons, lance-toi, qu'est-ce que tu attends ?

[...]

Lecteur, il serait indiscret de te demander qui tu es, ton âge, ton état civil, ta profession, tes revenus. C'est ton affaire, à toi de voir. Ce qui compte, c'est ton état d'esprit à présent que, dans l'intimité, chez toi, tu essaies de retrouver le calme pour te plonger à nouveau dans le livre, allongeant les jambes, les repliant, les allongeant. Mais quelque chose a changé depuis hier. Ta lecture n'est plus solitaire : tu penses à la Lectrice qui, en ce moment même, ouvre le livre ; et voici qu'au roman à lire se superpose un roman à vivre, la suite de ton histoire avec elle, ou plus exactement : le début d'une possible histoire. Regarde comme tu as changé déjà : tu soutenais que tu préférerais un livre, chose solide, qui est là, bien définie, dont on peut jouir sans risques, à toutes les

expériences vécues, toujours fuyantes, discontinues, controversées. Cela veut-il dire que le livre est devenu un instrument, un moyen de communication, un lieu de rencontre ? Ce n'est pas pour cela que la lecture aura moins d'emprise sur toi : au contraire, quelque chose de nouveau s'ajoute à ses pouvoirs.

Ce volume-ci n'est pas coupé : premier obstacle sur lequel bute ton impatience. Muni d'un bon coupe-papier, tu t'apprêtes à pénétrer ses secrets. D'un large coup de sabre, tu te fraies un chemin entre la page de titre et le début du premier chapitre. Et c'est là que...

C'est là que, dès la première page, tu t'aperçois que le roman que tu tiens en main n'a rien à voir avec celui que tu lisais hier.



*Si par une nuit d'hiver un voyageur*, Italo Calvino, traduction de Danièle Sallenave et François Wahl, Seuil, 1981.



**Gotta **w**rite them all**

**Écrivez-**l**e tous !**

Est-ce un rêve ou l'aventure initiatique d'un nouveau venu sur le Monde de l'Écriture ? Peut-être, encore, la naissance d'un nouveau Mammouth ?

Il va falloir vous lancer pour savoir. Tentez votre chance dans cette aventure inédite ; après tout vous n'avez rien à perdre.

Ou si peu.

## Chapitre 1

Vous ouvrez les yeux et réalisez que vous n'êtes pas dans votre lit. Assis au pied d'un escalier, vous observez les alentours, intrigué. De la pièce se dégage une douce chaleur qui vous invite à l'exploration. Vous hésitez :

→ Sur votre droite, de la lumière passe sous une porte. Vous y allez. **(Direction le chapitre 3)**

→ Devant, un coffre brille à la lueur d'une torche. Vous l'ouvrez. **(Direction le chapitre 4)**

→ Vous montez les marches de l'escalier. **(Direction le chapitre 2)**

→ Vous préférez retrouver la lumière du jour et allez à la porte d'entrée. **(Direction le chapitre 5)**



## Chapitre 2

Vous montez pas à pas le grand escalier et constatez un sobre décor : aucun cadre aux murs, aucun meuble. À l'étage, vous vous étonnez de l'absence de vie lorsqu'une voix tonne :

**« Un nouvel auteur nous rejoint ?**

**D'un combat, je vous enjoins :**

**Que nos mots flamboyants**

**Définissent le gagnant**

**De cette joute de poésie.**

**C'est parti ! »**

Si vous n'êtes pas en possession du carnet et de la plume, rendez-vous directement au **chapitre 2bis**. Sinon, poursuivez votre exploration de la pièce. Vous vous retournez face à un barde médiéval. Il sort une plume de sous sa cape. Vous l'imitiez. Le décor entre vous se transforme : deux enfants face à l'instituteur récitent des poèmes – vos poèmes. L'un d'eux se pavane, sa voix forte, sa diction parfaite. Le second vous ressemble, balbutie, timide, ses vers aussi hésitants que vos doigts :

**« À ce jeu-là, nul n'est plus fier  
Que mon terrible adversaire.  
Toutefois, jusqu'en enfer  
J'irai croiser le fer  
Dans l'espoir de retrouver la belle Lucie. »**

D'abord perplexe, le maître s'amuse de votre jeu de mots que votre adversaire ne saisit toujours pas. Il tend la main vers votre élève, penaud.

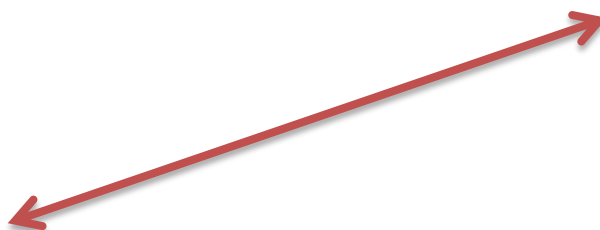
Vous gagnez le titre Troubadour.

→ Suite à cet étrange combat, vous décidez d'avancer.

**(Direction le chapitre 6)**

→ Encore déboussolé, vous rebroussez chemin.

**(Retournez au chapitre 1 )**



## **Chapitre 2bis**

Le barde qui vous fait face écrit dans un petit carnet.  
Autour de vous, le décor se transforme, prêt à vous dévorer :

**« Et perdu dans les méandres du temps,  
Éperdus que sont les deux amants,  
Mais la mort jamais n'attend,  
Et entraîne dans ses bras leurs cœurs battants. »**

Vous sentez un soubresaut dans votre poitrine et fermez les yeux sur un néant absolu.

FIN (tu l'auras compris ? pas la bonne.)

## Chapitre 3

Vous entrez dans une bibliothèque : voilà ce qui se cache au rez-de-chaussée. Des livres bien rangés, le bois qui brule dans la cheminée, une douce torpeur vous envahit.

« Non, non ! Ça ne va pas ! » gémit une voix fluette.

Une enfant, assise près de la cheminée, s'énerve devant un œuf qui gigote et serre contre elle un carnet. Soudain, elle se tourne vers vous :

« Dans une histoire, le héros naît de la plume. Aidez-moi : que mon héros naisse. Qu'il s'envole pour une grande aventure. Une lutte de créateurs pour voir leur création exposée. »

Avez-vous le carnet et la plume en votre possession ? Si oui, vous pouvez continuer. Si non, rendez-vous directement au **chapitre 3bis**.

La bibliothèque disparaît pour laisser la place à un paysage campagnard. Au pied d'un arbre gisent deux œufs dans leur nid.

« Me faut-il un modèle ? Une image à laquelle me fier ? Je veux de belles couleurs, des formes élégantes. »

Un oiseau s'approche du nid. La mère surement.

« Oui, comme cela ! »

La fillette commence à écrire dans son carnet et son œuf se fracture. Vous l'imitez :

**« Il faut du temps pour une naissance. De la chaleur et de l'amour. Mais la tienne est pour bientôt, mon petit. Vois le soleil qui illumine ta coquille, il n'attend que ton plumage pour le dorer. Tu ressembleras à ton père, mon petit. Fier, tu bomberas ton buste. L'air que tu inspireras se transformera en un cri que je reconnaitrai à tout instant. La faim, mon petit : la faim de vivre. Et tu grandiras, tu deviendras fort, un oiseau au plumage coloré. Tu quitteras le nid pour t'envoler vers le ciel, notre plus grande inspiration. »**

« Non ! hurle l'enfant. Comment ? ! Comment ton oiseau peut-il être si beau ? Pourquoi le mien ne ressemble à rien ? Je le voulais si parfait... »

Elle se met à pleurer. Pourtant, devant vos yeux, la mère nourrit ses deux petits, l'un gracieux, l'autre beau d'étrangeté. Elle vous regarde :

Vous gagnez le titre Plumelette.

→ La bibliothèque réapparaît. Vous laissez l'enfant et vous envolez vers d'autres cieux. (**Retournez au chapitre 1**)

## Chapitre 3bis

Le carnet sur ses genoux, elle vous observe :

« Où est votre carnet ? Tout le monde ici en possède un. Comment comptez-vous me résister sans lui ? »

Elle ne vous laisse pas le temps de vous expliquer ni de réagir. Elle écrit sur les pages blanches. L'œuf éclot dans une violente lumière. Un petit être disgracieux en sort, son regard flamboyant de volonté. Il vous attaque ! Vous ne pouvez ni reculer ni vous défendre, tout tétanisé que vous êtes.

FIN (pas terrible de mourir de peur.)



## Chapitre 4

Un grincement retentit tandis que vous forcez le coffre pour découvrir ses trésors. Au fond, un carnet usé, recouvert de poussière, et une vieille plume.

Vous décidez de garder les deux objets avec vous. Peut-être cela vous sera-t-il utile.

Vous gagnez le titre de Buvard. **(Retournez au chapitre 1)**



## Chapitre 5

Vous faites face à une double porte. Vous vous extasiez devant ses fresques et tentez d'en décrypter le sens. Les gonds anciens, semblables à des mains du diable, sont assortis aux poignées forgées dans un métal noir. Vous en saisissez une et vous étonnez de son maniement aisé. Sourire aux lèvres, vous imaginez le vaste décor qui s'offrira à vous, sous un soleil radieux.

Vous pensiez réellement pouvoir sortir d'ici aussi facilement ? Quel écrivain naïf vous faites... La porte se claque sur vous et vous perfore.

FIN (Les balayeurs vont encore avoir du travail.)

## Chapitre 6

Vous traversez un long couloir qui s'ouvre sur deux pièces. La première, semblable à celle du rez-de-chaussée, se montre accueillante : une lueur vive s'en échappe.

D'un bois vif et chatoyant, elle colore l'endroit. La seconde paraît tout l'inverse. Sombre, elle vous donne des sueurs froides.

→ Vous vous souvenez de ce rez-de-chaussée et vous vous demandez s'il est digne d'intérêt. **(Direction le chapitre 1)**

→ Les ténèbres, c'est toujours le must !  
**(Direction le chapitre 8)**

→ La pièce éclairée vous intrigue ?  
**(Direction le chapitre 7)**

## Chapitre 7

La porte s'ouvre sur un bal. La lumière s'intensifie, les musiciens jouent une musique lancinante. Au cœur de la foule, deux amoureux. Ils dansent lorsque soudain, la femme se tourne vers vous. L'assemblée se tait, tous les regards sont braqués sur les deux amants. La femme rougit et s'écarte, elle s'installe sur un trône face à la scène.

« Un rival cherche à m'enlever ma belle ? Je ne saurais le tolérer ! En garde ! » s'exclame son compagnon qui semble bien belliqueux. Vous n'êtes pas forcément séduit par les charmes de la demoiselle, mais vous décidez de ne pas laisser passer une occasion de prouver votre bravoure, vous relevez donc le défi.

L'assistance s'écarte. Vous vous rapprochez du damoiseau tandis que les rangs se resserrent autour de vous, empêchant toute fuite. L'air se trouble entre vous et votre opposant, deux enfants apparaissent dans l'espace qui vous sépare. Le damoiseau sort alors un carnet de sous sa veste, un sabre apparaît dans la main du premier bambin. Vous dégainez également votre carnet et un sabre se matérialise dans la main du second enfant. En y regardant de plus près, vous le reconnaissez : il s'agit de l'apprenti poète qui vous a accompagné plus tôt.

Sans vous laisser de répit, le damoiseau belliqueux se met à griffonner fiévreusement dans son carnet. Les mots apparaissent comme par magie sur celui que vous tenez entre vos mains :

« Venue du ciel, une plume tombe au sol. Les duellistes s'observent. Le premier attaque. Le second pare avec justesse. Ils reprennent leur danse. Un coup,

une esquive ; on contre et on parade. Le fin observateur retient son souffle : le sang coule d'une chemise. »

Vite, vous prenez la suite du récit pour infléchir l'issue du combat :

« Touché au bras, le premier enfant grimace. »

Mais l'amant possessif écrit plus vite :

« Et se ressaisit. Il évite un coup et prend sa revanche. Le poète s'écroule, un coup au genou. Il roule. »

Votre orgueil est piqué au vif, vous rédigez la suite à toute vitesse :

« Et se relève plus loin. Démarche hasardeuse. Il tente le tout pour le tout en se jetant sur le premier enfant. Le combat s'accélère, les duellistes voltent et se fendent, comme dans un film de cape et d'épée, le décor médiéval et les capes en moins. On ne distingue plus grand-chose et soudain, les deux combattants sont désarmés. Le poète sort alors de sa poche une plume impeccablement taillée et, d'une estafilade zorroesque, trace son initiale sur la gorge du premier enfant. »

La demoiselle vous sourit et, d'un signe de tête, vous accorde la victoire. Votre politesse vous retient de le dire tout haut mais vous pensez bien fort que vous n'aviez pas besoin de son approbation pour constater que vous avez gagné.

→ Votre agilité à la plume vous rend digne des roseaux taillés utilisés par les anciens pour écrire sur le papyrus, vous gagnez le titre de **Calame Supersonique**.

→ Vous terminez le combat plus déterminé que jamais à continuer. Vous vous rendez dans la salle sombre. (**Direction le chapitre 8**)

→ Vous en avez marre et voulez sortir ! (**Direction le chapitre 5**)

→ Cette fois, la curiosité vous pique. Vous retournez au rez-de-chaussée. (**Direction le chapitre 3**)



## Chapitre 8

Belles finitions, le tout dans des tons très sombres. Vous devriez vous poser des questions sur les goûts de votre hôte. Vous vous contentez de chercher une poignée, un moyen d'avancer : rien. Vous étudiez la fresque sur la porte et revoyez vos péripéties. Pour chaque combat, un pan s'éclaire :

Combien de titres avez-vous accumulés au cours de vos péripéties ?

Trois ou moins ? Gardez les yeux fixés sur la porte et rendez-vous au **chapitre 8bis**.

Si vous avez les titres de buvard, plumelette, troubadour et calame supersonique en votre possession, continuez.

Une fois entièrement éclairée de vos trois combats, la porte s'ouvre dans un grincement. Derrière, le vide emplit la pièce. Ni mur, ni sol.

« N'ayez crainte. Entrez, entrez ! » vous enjoint une voix.

Une bougie s'allume dans les ténèbres.

« Voyez, voyez mon bel ami, les aventures que je vous ai offertes : saynètes de troubadour, naissance d'une plume, combat de calames. Ah ! quel beau spectacle ! Mais désormais, vous devrez me battre moi ! »

Un carnet apparaît près de la bougie.

« Qu'allez-vous inventer ? »

Éternel second, vous sortez à votre tour votre carnet :

« S'il est bien une chose que les méchants n'apprendront jamais, c'est bien à se taire. »

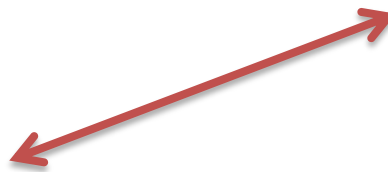
Tandis qu'il parle, la flamme à ses côtés se meut au gré des mouvements qui la touchent. Un bruissement et elle s'agite. Une étincelle s'échappe de son giron et se pose sur le carnet de l'homme qui s'embrase aussitôt.

« Non ! hurle-t-il. Je vous interdis. »

Mais c'est trop tard. Le papier brûle, brûle encore, et le mauvais rêve s'efface.

Vous vous réveillez dans votre lit. Le cauchemar se termine ainsi et vous retrouvez l'inspiration pour écrire. Alors écrivez ! Sinon, vous retournez dans ce manoir, et ce n'est pas dit que cette fois, on vous offre plume et carnet.

**FIN** (pas exceptionnelle ? mais si on fait une fin badass, vous en demanderez plus.)



## Chapitre Sbis

Vous attendez que le mécanisme se déclenche.


« Il vous manque des bouts », gronde la porte.

Vous vous remémorez tout ce que vous avez parcouru et vous vous énervez d'un coup de pied contre la porte. Celle-ci s'énerve : un visage fripé apparaît et vous insulte :

« Inutile de me frapper pour votre précipitation ! Vous avez oublié, c'est votre affaire. Dans tous les cas vous ne passerez pas ! »

La porte ouvre grand la gueule et vous avale.

**FIN** (vous devriez peut-être fouiller un peu mieux la prochaine fois...)



UNE REVUE  
d'U  
MONDE  
DE  
L'ÉCRITURE

Le Mammouth Éclairé est une revue  
du Monde de l'Écriture.

[monde-ecriture.com](http://monde-ecriture.com)

Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux.

[facebook.com/mondedelecture](https://facebook.com/mondedelecture)

[twitter.com/mondeecriture](https://twitter.com/mondeecriture)